
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01783708 9



HISTOIRE

DU

SUPPLICE D'UNE FEMME


J. Claye, imprimeur
r. S. Benoit, 7, à Paris

HISTOIRE

DU

SUPPLICE D'UNE FEMME

RÉPONSE A M. ÉMILE DE GIRARDIN

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1865

HISTOIRE

DU

SUPPLICE D'UNE FEMME

Tout le monde ayant dit son mot sur les mystères du *Supplice d'une femme*, même M. de Girardin, dans la préface dont il a cru devoir et pouvoir accompagner la brochure, je demande la permission de dire mon mot à mon tour. Seulement je préviens le lecteur que ce mot sera l'absolue vérité. J'essayerai, pour donner les éclaircissements devenus nécessaires, d'employer cette langue nette, rapide et concise qu'on a tant admirée dans la dernière pièce du Théâtre-Fran-

çais, et qui a révélé à quelques-uns, malgré l'anonyme de l'affiche, le rédacteur en chef de *la Presse*.

Au mois de novembre dernier, je reçus de M. de Girardin une lettre que je gardai, les autographes de M. de Girardin étant de ceux qu'on garde, et dont voici le contenu :

« Mon cher ami, je lis mercredi, en petit comité
« et après dîner, *le Supplice d'une femme*, dont il
« faudra peut-être changer le titre en *le Supplice des*
« *convives*. Êtes-vous assez brave, c'est-à-dire assez
« mon ami pour venir dîner et me dire votre impres-
« sion? Si vous pensez qu'il faut enterrer la femme
« dans un carton, elle y sera enterrée le soir même.
« A vous de tout cœur.

« É. DE GIRARDIN. »

Comme le dit M. de Girardin dans sa préface, il m'a presque vu naître, et nous nous sommes peu perdus de vue depuis vingt ans. J'étais un de ses amis. J'étais très-fier qu'un homme de son mérite voulût bien me prendre pour juge d'une de ses œuvres, quelle qu'elle fût.

Je me rendis à son invitation, bâtissant tout le long du chemin une pièce imaginaire sur ce titre :

le Supplice d'une femme, qui me semblait devoir faire pendant à cette charmante comédie de madame Émile de Girardin, ayant pour titre : *C'est la faute du mari.*

Les convives-auditeurs étaient : M. de la Guéronnière, M. Nestor Roqueplan, M. Camille Doucet, M. Henri Didier, député au Corps législatif; M. le docteur Cabarrus, M. Mesmer, vice-consul de Russie; M. le chevalier Nigra, M. Boittelle, qui, ayant déjà entendu la pièce une fois, partit immédiatement après le dîner; madame la comtesse Keller, madame Mesmer et madame de Girardin.

C'était le public en miniature, formé de tous les éléments divers qui composent le public des théâtres : gens du monde, critiques, hommes de lettres : il y avait donc moyen d'obtenir un jugement, en tous cas une impression. M. de Girardin lut le premier acte.

On ne dit rien.

La donnée était *des plus périlleuses*, pour me servir du mot de ses amis, et la manière dont il la présentait la rendait plus périlleuse encore. L'acte était mal fait, commençant par où il aurait dû finir et finissant mal. Cependant il y avait une donnée, prise sous les rideaux de la vie conjugale. C'était audacieux, vrai et inadmissible.

Une femme, mariée depuis dix ans, est depuis huit ans la maîtresse de l'associé de son mari. Elle a une enfant que le mari croit la sienne, et dont l'amant est certain d'être le père. Cet amant, Alvarez, aime cette femme, Mathilde, et la fatigue tellement de ses jalousies, de ses colères et de ses menaces de révélations et de scandales, qu'elle en est arrivée à haïr cet amant qui fait peser sur toute sa vie *une minute* d'erreur, prolongée pendant huit ans, et à préférer son mari.

M. de Girardin lut le second acte.

Mathilde, compromise dans son entourage par les récits d'une femme de chambre, recevait une lettre de son amant qui lui disait qu'elle n'avait plus qu'à fuir avec lui. Son mari entrait au moment où elle venait de lire cette lettre. Il lui demandait d'où venait son émotion. Mathilde lui remettait cette lettre, préférant tout à cette fuite et à la continuation de son supplice.

Après la lecture de cette scène, l'*ut dièze* de l'idée, le centre de la pièce, M. de Girardin s'interrompit et me dit :

— Eh bien ?

— J'attends, lui dis-je.

En effet, c'était là que je l'attendais, dans les con-

séquences et les déductions logiques de cette situation nouvelle, que je proclame, en toute sincérité, une des plus dramatiques et des plus intéressantes qui soient au théâtre.

Mais une situation n'est pas une idée. Une idée a un commencement, un milieu et une fin, une exposition, un développement et une conclusion. Tout le monde peut trouver une situation dramatique, mais il faut la préparer, la faire accepter, la rendre possible, la dénouer surtout. Un jeune homme demande une jeune fille en mariage. On la lui donne. Il va à la mairie et à l'église avec sa fiancée, il rentre chez lui avec elle. Au moment de l'emmener, il apprend catégoriquement qu'il a épousé sa sœur. Voilà une situation, n'est-ce pas? et des plus intéressantes. Sortez-en. Je vous le donne en mille, et je vous donne la situation si vous la voulez. Celui qui fera une bonne pièce avec ce point de départ sera le véritable auteur de la pièce, et je ne lui réclamerai rien.

La situation de M. de Girardin était à peu près dans les mêmes conditions. Comment allait-il s'y prendre pour en sortir? Un aveu de cette sorte, c'est comme un sacrement, on ne revient pas dessus. Qu'il y ait dans le monde des situations analogues, je n'en

doute pas; qu'un mari accepte pour une raison ou pour une autre un pareil aveu que sa femme a été forcée de lui faire, pour telle ou telle raison, cela peut arriver, il doit y en avoir des exemples, et si nous les rencontrons nous n'avons grand mérite à vouloir les mettre en scène. Mais conclure en deux heures de temps, devant dix-huit cents personnes, en satisfaisant le cœur, la raison, le tempérament de ces dix-huit cents spectateurs, c'est autre chose.

Et voilà pourquoi, moi, auteur dramatique, je répondais à M. de Girardin, après la scène de la lettre : J'attends.

Or, à partir de ce moment, la pièce devenait non plus impossible, mais insensée. Le mari acceptait immédiatement cette situation, et il se mettait à la discuter avec sa femme, aussi tranquillement que s'il se fût agi de la suppression des octrois ou de la réforme des banques. Il terminait le deuxième acte en lui pardonnant, en l'appelant honnête femme, et en lui disant d'aller s'habiller pour se rendre à l'Opéra comme à l'ordinaire.

Quel mari! Où en fait-on de ce bois-là? Comment! en pleine confiance, en plein bonheur, en plein amour, un homme apprend qu'il est trompé depuis huit ans,

que depuis cette époque les caresses de sa femme ne sont que des précautions, que sa fille est ou n'est pas de lui, car en vérité il n'y a guère moyen de s'y reconnaître, et son premier mouvement n'est pas d'étrangler cette femme et de tuer cet enfant! il ne sent pas sa raison lui échapper, et il ne fond pas en larmes avec des imprécations contre le ciel, contre l'injuste ciel! Quel homme est-ce là? D'où vient-il? Qu'est-ce qu'il a donc dans l'âme et dans le ventre? Quel sérail a-t-il gardé? Commence par tuer, par maudire, par crier, par blasphémer, par prouver que tu es un homme et que tu aurais pu faire ta fille toi-même, sans quoi, moi public, humain et vivant, je t'abandonne, je te ris au nez et je te siffle. Tu n'es pas de ma chair. Sentir d'abord, raisonner après, si on en a le temps, voilà le théâtre, voilà la vie.

M. de Girardin lut son troisième acte, non pas celui qu'il cite dans sa préface, mais celui que je donne à la fin de cette réponse. On verra ce qu'il était. Je n'en fais pas de reproches à M. de Girardin. Ce n'est pas *son métier* d'écrire des comédies. C'est déjà beaucoup d'avoir été frappé par une situation dramatique au milieu de son travail de théories économiques, politiques et gouvernementales.

Cette lecture dura deux heures et demie à peu près. La lecture terminée, l'auteur recueillit les opinions. Je laissais dire les autres et ne soufflais mot. J'attendais que parmi tous ces juges il s'en trouvât un qui eût le courage ou plutôt la franchise de résumer l'impression générale et de faire comprendre à un homme de sa valeur que le talent, le génie même, n'est pas universel, et qu'il ne s'ensuit pas, parce qu'on est Richelieu, qu'on puisse être Corneille, quoi qu'en ait dit Richelieu, ni qu'étant Corneille on puisse être Colbert, quoi qu'en ait dit Napoléon. Enfin le grelot fut attaché, et la pièce fut déclarée dangereuse, injouable, impossible, toutes épithètes saupoudrées de ce sucre fin que les gens bien élevés ont toujours dans leurs poches.

Alors M. de Girardin m'interpella directement et me dit : C'est sur vous que je compte pour trouver un dénoûment. On s'était rejeté, en effet, sur l'absence de conclusion.

— Mon cher ami, lui dis-je, si je trouvais un dénoûment qui arrangeât tout après une situation comme celle d'Alvarez, de Mathilde, de Jeanne et de Dumont, je ne vous le donnerais pas plus que vous ne me donneriez la solution à la question romaine si vous la

trouviez. Ce serait une fortune, rien qu'à le détailler pour ceux qui en auraient besoin. L'adultère est le grand pourvoyeur du théâtre, depuis deux cents ans et surtout depuis cinquante ans. Si vous voulez le mettre de nouveau en scène, il faut absolument dire quelque chose de neuf. Surtout quand on porte votre nom, on n'a pas le droit de présenter des banalités sous quelque forme que ce soit. On exigera d'autant plus de votre pièce que rien ne vous force de la faire. Chacun de nous a posé ses conclusions dans cette cause éternelle. Voyons la vôtre, il n'y en a pas [1]. Le suicide par voie du sort remplaçant le duel se trouve dans *Mademoiselle de Belle-Isle*; vous ne pouvez donc vous en servir. Si vous tuez la femme, ce sera *Antony*; si vous tuez l'amant, ce sera *Diane de Lys*; si le mari pardonne, ce sera *Misanthropie et Repentir*; si la femme devient folle, ce sera *Louise de Lignerolles*; si le mari se tue, ce sera *Jacques*; si le mari garde sa femme

1. Après avoir tiré au sort, en mettant leur nom sur de petits morceaux de papier, lequel des deux, Alvarez ou Dumont, partirait *pour les montagnes de la Suisse ou pour les montagnes des Pyrénées, et ferait ce qui serait nécessaire pour y trouver la mort dans un gouffre, comme s'il avait péri par accident*, les deux hommes finissaient par s'embrasser, grâce à Mathilde, qui avait tout entendu derrière une porte, et qui les réconciliait au nom de l'Évangile. *On laissait Jeanne au couvent, et Dumont et Alvarez donnaient chacun un million pour fonder un établissement de charité.*

pour le monde, ce sera *la Mère et la Fille*. Vous voyez que vos prédécesseurs ont passé par là et fermé la porte derrière eux. Plus votre situation est tendue, moins vous pouvez conclure; et quelles précautions il vous faudra prendre pour y arriver! Cependant cette situation, très-dramatique, elle existe dans la lettre de l'amant donnée par la femme au mari; mais il n'y a rien avant, rien après. C'est un premier étage sans escalier. Quant à la femme ayant trompé son mari tout en l'aimant, continuant d'aimer celui-là tout en appartenant à celui-ci et avouant à son époux qu'elle n'a jamais aimé que lui, je l'ai peinte moi-même il y a vingt ans dans le *Roman d'une femme*, qui se termine par un duel où le mari succombe, autre châtiment que vous ne pouvez pas infliger. En tout cas, et sans rien décider d'autre part, il n'y a de dénoûment noble, touchant et impitoyable, comme il doit être, que si le mari garde l'enfant. Cherchez dans ce sens-là. Moi, je chercherai de mon côté. Il y a dans votre pièce une scène qu'il ne faut pas perdre. En effet, j'aurais voulu faire vivre cet enfant, déclaré non viable, pour son père d'abord, qui paraissait l'aimer, et ensuite pour le plaisir de faire un tour de force réputé impossible. Amour-propre d'artiste.

Le lendemain, je commençais à entrevoir la pièce. Je vins de bonne heure chez M. de Girardin et je lui dis à peu près ceci : Il y a décidément quelque chose dans *le Supplice d'une femme;* votre sujet est audacieux, mais il est humain, il a donc des chances de succès. Le public adore la vérité, mais il faut savoir la lui dire. Quand on livre une bataille sur un terrain, il faut en accepter les exigences.

— Alors il y a une pièce à faire ?

— Oui.

— Vous vous en chargeriez ?

— Parfaitement, sans savoir encore où j'irais.

— Eh bien, essayez. Je vous enverrai mon manuscrit; vous me mettrez en marge vos observations.

Le lendemain je reçus la pièce, dont, sur mon premier conseil, M. de Girardin avait déjà modifié le dénoûment. Je l'ai encore.

J'essayai de faire des coupures au crayon et de mettre des notes. Inutile. L'œuvre était trop confuse, trop compacte, trop dense. Comme à Herculanum, impossible de retrouver la ville sous la lave. Mieux valait en bâtir une nouvelle à côté.

Le surlendemain, j'apportai et je lus à M. de Girardin le commencement du premier acte tel qu'il est re-

présenté à cette heure, jusqu'à la scène entre Mathilde et Alvarez exclusivement, c'est-à-dire, dans la brochure publiée chez Michel Lévy, depuis la page 57 jusqu'à la page 87. Madame de Girardin assistait à cette lecture.

Ce travail n'était encore qu'un conseil donné à un ami, à l'œuvre duquel je m'intéressais : c'était l'indication du ton général, ce n'était pas encore une collaboration. Je m'arrêtai devant ma dernière page blanche. M. de Girardin, qui trouvait alors ce commencement bon, *me demanda* de continuer mon travail en m'offrant la moitié de tous les droits de cette œuvre. Sur cette double objection de ma part que, « par suite de mes traités avec le Gymnase, je ne pouvais mettre mon nom que si la pièce était jouée à ce théâtre, » et « que, n'ayant jamais collaboré, je ne consentirais à le faire que si j'avais la haute main sur l'exécution de l'œuvre, » M. de Girardin me répondit que, la pièce étant promise au Théâtre-Français, il la signerait seul et qu'il me donnait carte blanche, ajoutant cette phrase toute naturelle dans la bouche d'un homme qui n'avait ni l'habitude du théâtre ni la prétention d'être un auteur dramatique : « J'ai fait trois fois mal cette pièce, faites-la bien une. »

Je me mis au travail, et, je l'avoue, je laissai de côté la version de M. de Girardin, que, du reste, j'avais prévenu. Je fis son sujet mien. Je supposai que l'idée m'en était venue à moi, seule manière de s'identifier avec un sujet étranger, et non pas trois semaines, mais huit jours après cette dernière convention, je lui communiquais mon manuscrit, dont je lui avais déjà, dans l'intervalle, fait connaître quelques fragments.

Peu à peu je m'étais monté la tête comme s'il se fût agi de moi seul. Dès que j'avais entrevu le dénoûment possible, j'avais compris aussitôt dans quelle forme le sujet devait être traité. Je sortais tout chaud encore de la leçon que j'avais reçue avec *l'Ami des Femmes*, dont on m'avait reproché le trop de développements physiologiques; je m'étais dit que, décidément, le théâtre vit d'intérêt, de faits, d'action, de mouvement et de progression. Tout en faisant mes réserves sur la valeur intrinsèque de ma dernière comédie (Vanité! tu ne nous abandonnes jamais!), je m'étais bien promis de changer ma manière, le cas échéant, et de profiter de cette expérience, car je ne suis pas entêté, et je suis de l'avis de celui qui disait de Voltaire : « Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que lui, c'est tout le monde. » Franchement, j'en appelle

au public qui me donne raison depuis quinze jours sans connaître les détails que je lui expose aujourd'hui, pouvait-il se présenter une meilleure occasion de faire cette épreuve nouvelle? Était-il un sujet qui demandât plus de concision, plus de rapidité, plus d'adresse? Fallait-il procéder autrement que par le mouvement, le fait et les larmes? Le temps de reprendre haleine, le public était révolté; un entr'acte d'un quart d'heure, qui permît de réfléchir, la pièce était perdue.

Le spectateur devait subir ce drame comme un accès de fièvre, sans le prévoir; en sentir la vérité dans les pulsations de son cœur, et n'en connaître le danger qu'après, c'est-à-dire trop tard. C'est avec une sorte de fièvre que je l'écrivis moi-même, au crayon, dans mon lit, en promenade, tant j'avais peur de laisser refroidir l'inspiration, pardon du mot; et pour me reposer de ce travail, et pour qu'il ne s'effaçât point, je le repassais, le soir, à la plume. Mon manuscrit terminé, je le portai à M. de Girardin et je le lui lus tout d'une traite.

— Ce n'est plus ma pièce, me dit M. de Girardin quand j'eus achevé ma lecture.

— Je ne sais pas ce que c'est, lui dis-je, mais

c'est venu ainsi, et je crois, j'affirme même, que c'est ainsi que cela doit venir. Du reste, faites imprimer, comme c'est votre habitude, ce manuscrit nouveau, lisez-le bien attentivement, faites vos observations en marge, renvoyez-le-moi, je reprendrai et je refondrai *vous avec moi*, s'il le faut; mais je crois que l'œuvre est au point.

Je reçus le manuscrit imprimé, avec deux ou trois lignes auxquelles je fis droit, et des changements insignifiants, comme le mot « valet de chambre » à la place du mot « domestique. »

Je rapportai le tout.

— C'est bien court, me dit M. de Girardin. Ma pièce à moi avait quatre-vingt-six pages, la vôtre n'en a que quarante-huit.

— C'est justement la différence de quarante-huit à quatre-vingt-six qui rend déjà la chose scénique, intéressante, possible. Je vous réponds du succès. Envoyez cette version nouvelle à M. Édouard Thierry, et demandez-lui son opinion, si vous ne me croyez pas.

M. de Girardin envoya en effet la brochure au directeur du Théâtre-Français, en lui écrivant (la lettre est restée aux archives du théâtre) :

« Mon cher Directeur,

« Voici le nouveau manuscrit. Dumas est sûr d'un « grand succès. Lisez, et dites-moi si vous êtes de « son avis. »

M. Édouard Thierry, qui ne pouvait être influencé, puisque je n'avais été en rapport avec lui, que par la lecture même, répondit à M. de Girardin :

« Cette fois, je crois que nous tenons la pièce et le « succès. »

Ceci se passait le 2 ou le 3 décembre.

M. de Girardin demanda une lecture. On la lui donna pour le 14; mais, du 3 au 14, M. de Girardin, qui n'était pas encore bien convaincu que cette dernière version était la meilleure, fit rentrer tant bien que mal dans celle-ci tout ce qu'il put reprendre de son ancien texte, remania, mêla le tout, changea le dénoûment, et, pour conclure, lut au comité un drame partie de moi, partie de lui, dont il ne m'avait pas donné connaissance, comme il aurait peut-être dû le faire, en raison de notre collaboration et surtout de mon amitié pour lui, dont je venais de lui

donner une véritable preuve, et fut reçu à une seule voix de majorité.

J'appris alors ce qui s'était passé. M. de Girardin, que je revis, ne me parla pas de ses corrections. Je ne lui en dis rien. Après tout, il devait signer la pièce; c'était lui qui en avait eu l'idée et qui devait en prendre la responsabilité. Je ne comptais pas l'empêcher de faire même de mon travail ce que bon lui semblerait. Il ne se gênait pas avec moi : on ne se gêne pas avec ses amis.

Il arriverait du reste ce qui pourrait. Bonne chance. Je ne donnai plus signe de vie.

Le Théâtre-Français se disposa à mettre la pièce à l'étude. M. Édouard Thierry, qui n'avait pas retrouvé dans la pièce lue au comité la dernière pièce lue par lui-même, me pria, me sachant collaborateur, d'assister à une nouvelle lecture avec M. de Girardin, Régnier et lui, lecture où l'on établirait définitivement le texte après avoir confronté les deux manuscrits. J'apportai la copie du mien. M. Édouard Thierry lisait à haute voix celle du comité, Régnier suivait sur ma version; M. de Girardin et moi, nous écoutions. C'est là seulement que je connus les changements faits. Je n'en fus pas blessé, j'en fus effrayé.

Les explications, les discussions, les raisonnements s'appesantissaient sur un fait qui n'a certainement pas besoin d'être expliqué, et qui devait rester à l'état de sous-entendu entre le public et l'auteur. De temps en temps, après des observations très-justes de M. Thierry ou de Régnier, et que tout homme pratique eût faites, je donnais mon opinion au point de vue général du théâtre, et sans essayer d'imposer ma formule. M. de Girardin paraissait souffrir de cette discussion, en homme qui est passé maître en l'art de discuter et qui a perdu l'habitude des contradictions. Comme nous n'avions tous en vue que son bien, comme nous voulions tous loyalement qu'il ne subît pas un échec sur un terrain qui lui était inconnu, nous avions essayé de le convaincre par tous les arguments possibles et dans les termes les plus délicats, incapables de blesser un grand amour-propre, légitimé par une grande valeur et une grande situation. Je dis même ceci à mon collaborateur :

« Si, lorsque vous nous avez lu votre première pièce, et qu'on l'a déclarée impossible, je vous avais demandé de me la donner, me l'auriez-vous donnée?

— Certainement.

— Eh bien, je l'aurais exécutée pour moi comme

j'ai fait pour vous. Maintenant, je ne puis pas mieux vous dire : je vous prends votre part au prix que vous voudrez. Je fais représenter la pièce ici, sous mon nom, et je garantis qu'elle a un immense succès. »

Régnier et M. Édouard Thierry étant témoins! ce dernier argument et la manière dont, séance tenante, Régnier interpréta le sentiment de la scène de la lettre qu'il a si admirablement jouée depuis, achevèrent de convaincre M. de Girardin, qui déclara « *qu'il était inutile de lire son troisième acte et que décidément il acceptait ma version.* » M. Édouard Thierry voulait bien se charger du nouveau remaniement dans le cas où l'on pourrait utiliser quelques-uns des changements de M. de Girardin. Je reçus mon premier bulletin de répétition, *les répétitions devant être, du consentement de M. de Girardin, dirigées par moi.*

Nous collationnâmes, et nous établîmes le texte définitif par ce premier travail. Ce fut, à quelques phrases près, mon manuscrit tout entier, c'est-à-dire la pièce qu'on joue aujourd'hui. Je restai quelques jours sans retourner au Théâtre-Français, pour laisser aux artistes le temps d'apprendre.

M. de Girardin assista sans moi à une des premières répétitions. Il entendit tout le premier acte, en

parut fort satisfait, et me fit prier de revenir suivre les répétitions le plus assidûment possible.

Grâce à un travail de quatre heures par jour, elles marchèrent vite. La pièce prenait corps et âme. L'action se dégageait rapide, émouvante, implacable. J'étais enchanté du résultat, et nul ne peut dire que j'aie essayé une seule fois, ni par mes paroles, ni par mes actes, de supplanter mon collaborateur, dont je voulais bien n'être que le mandataire, et de me parer à l'avance du succès que je n'ai cessé de prédire.

Un matin, j'allai voir M. de Girardin et lui demandai de venir enfin entendre la pièce. Je me faisais une fête de l'impression qu'elle ne pouvait manquer de lui causer. Il promit de venir le surlendemain, retenu qu'il était ce jour-là par des travaux sur la Chambre.

En effet, il vint deux jours après. Il s'assit à l'orchestre entre M. Thierry et moi, et la pièce se déroula sans interruption sous ses yeux. Quand ce fut fini, M. Thierry lui demanda ce qu'il en pensait. Alors M. de Girardin se leva et dit à haute voix, en plein théâtre, en face des artistes étonnés qui entendaient certainement un pareil langage pour la première fois de leur vie : « Si j'étais seul maître de la pièce, je la retirerais ; je trouve *ça* détestable.

— Mon cher, lui dis-je avec cet heureux sang-froid dont la nature m'a doué, je le regrette d'autant plus que j'ai fait tout mon possible pour que ça ne fût pas aussi détestable que ça l'était. »

Après quoi je quittai ma place et montai sur le théâtre, laissant M. de Girardin partir sans dire un mot aux artistes confondus, peinés, troublés surtout par une pareille sortie, c'est le mot.

Je leur déclarai, ce qu'ils comprirent, que ma mission s'arrêtait là et que je ne reviendrais plus. Heureusement ils étaient gens à se tirer d'affaire tout seuls. Ils me gardèrent encore deux heures, me demandant mes dernières indications, moi leur disant tout ce que je croyais utile au succès de la pièce, succès que je leur prédis une dernière fois.

Je rentrai chez moi, assez naïf pour croire qu'avant le lendemain j'aurais reçu un mot amical de M. de Girardin, qui remettrait les choses en leur état régulier.

Rien.

Ainsi mon temps, mon expérience, qu'il veut bien reconnaître aujourd'hui, le meilleur de moi-même, car j'avais la conscience d'avoir écrit une œuvre intéressante, dans une forme nouvelle, raisonnée, voulue, forgée par moi, toute ma personne enfin, mise loyale-

ment, modestement, filialement au service du caprice littéraire d'un ami, non pas comme mon adversaire paraît vouloir l'insinuer, pour gagner quelques billets de mille francs, que je gagnerais plus nombreux sous mon nom que sous le sien, mais pour empêcher un des hommes les plus remarquables de l'époque de se livrer désarmé et ridicule, en pays étranger, aux coups et aux rires des nombreux ennemis qu'il a le bonheur d'avoir, tout cela n'a pu ni arrêter, ni reprendre sur les lèvres froides et dédaigneuses de M. de Girardin ce mot : « C'est détestable ; » mot injuste, démontré faux aujourd'hui, et qu'il n'avait plus le droit de dire après notre dernière conférence, notre dernière lecture et sa dernière déclaration.

Depuis ce moment, malgré le succès, je n'ai plus entendu parler de M. de Girardin que par cette préface étrange que je viens de lire et que vous avez lue comme moi. Ce doit être là cette force, indispensable en politique, sans doute, qu'un de nos amis communs, dont l'amitié est sûre, malgré son scepticisme apparent, appelle avec ironie : « l'indépendance de cœur. »

Mais, si je ne reçus rien de M. de Girardin, M. Édouard Thierry reçut de lui une lettre où il déclarait à l'avance, et pour éviter tout malentendu, qu'il

refusait de signer une pièce qui n'était pas la sienne, qui dénaturait son idée, qu'il trouvait mauvaise, ajoutant qu'il assisterait en simple curieux à la première représentation du nouveau chef-d'œuvre de l'auteur du *Demi-Monde*. Je cite le sens, non les termes textuels de cette lettre qui est, comme les autres dont je parle, déposée aux archives de la Comédie-Française.

La répétition générale eut lieu; j'y assistai non en auteur, mais en ami; je fis des compliments, pas une observation. M. de Girardin y assistait de son côté. Nous nous croisâmes dans un corridor sans nous parler. Quel spectacle de bon goût nous donnions là! Deux amis qui se mettent gaîment à table pour dîner ensemble, et qui, avant le dessert, se jettent les carafes à la tête, parce que l'un des deux a empêché l'autre de s'étrangler. O logique, vois où tu mènes!

Je n'acceptai pas les billets auxquels j'avais droit pour la première représentation. M. de Girardin les prit tous, en me faisant dire par le secrétaire de l'administration, M. Verteuil, que si je voulais des billets, je pouvais lui en faire demander. « Merci, mon maître; et si je suis bien sage, qu'est-ce que vous me donnerez encore? » Je fis inscrire à la location

quelques noms que M. de Girardin voulut bien ne pas effacer, car il loua tout ce qui restait de places dans la salle, et les donna ou les céda à ses amis, ce qui ne se conciliait guère avec le fameux : « C'est détestable. » Était-ce en prévision d'une chute et pour bien prouver son *alibi?* Était-ce acte de générosité pour l'auteur du *Demi-Monde* qu'il a vu naître et dont il désirait le succès ? Mystère.

Je n'assistai pas à la représentation, dont le succès fut éclatant. M. de Girardin ne se nomma pas. Il ne pouvait plus se nommer.

Les journaux s'emparèrent du fait ; on l'interpréta, on le commenta. Je laissais dire. J'attendais patiemment l'heure où je serais forcé de parler.

Quelques jours après la représentation, j'appris par ces mêmes journaux que M. de Girardin avait vendu à M. Michel Lévy, sans me consulter, sans même me prévenir, le manuscrit du *Supplice d'une femme*, c'est-à-dire une propriété indivise qui m'appartenait au moins par moitié, et que, sans m'en informer, il avait fait présent à Mlle Favart du prix intégral résultant de cette vente. On ne m'envoya pas même les épreuves de la brochure, épreuves que moi seul pouvais corriger, puisque moi seul connaissais le

texte et pouvais ajouter ou supprimer quelques-uns de ces mots que l'auteur a le droit de modifier selon les observations du public.

Je fis signifier à M. Michel Lévy par huissier ma copropriété pour qu'il n'*en ignore,* lui défendant de publier une œuvre dont M. de Girardin ne pouvait disposer seul.

M. Michel Lévy me répondit par huissier, déclarant qu'il avait traité avec un homme sérieux dont la notoriété le mettait à couvert; qu'il ne me connaissait pas, du moins en cette affaire, et que rien ne prouvait mon droit, si ce n'est mon affirmation, dont il ne faisait aucun cas. Sur quoi il passait outre. Cependant M. Michel Lévy était venu me faire une visite toute cordiale, pour que je ne m'en tinsse pas aux termes rigoureux de son huissier, et il vint une seconde fois m'offrir, de la part de M. de Girardin, la moitié du prix de la vente.

Seulement M. de Girardin, qui avait vendu la propriété pleine et entière de la pièce, sans mentionner son collaborateur dans son traité, ce qui eût été son devoir, qui s'était arrogé le privilége de joindre à la brochure, propriété commune, une préface dont je n'avais pas eu connaissance, s'était réservé, en outre,

la faculté de publier dans trois ans la pièce, que cette préface allait déclarer être la mienne, dans ses œuvres complètes, et me refusait obstinément ce droit, qui était mon droit incontestable, droit stipulé dans les statuts des auteurs dramatiques, exercé, garanti et sauvegardé jusqu'à ce jour par l'usage et surtout par la bonne foi des collaborateurs anonymes ou signataires. — Cela devenait incompréhensible.

Les pièces ne sont pas comme les enfants. Elles peuvent avoir ostensiblement deux pères, et si, pour une raison ou pour une autre, un des deux n'a pas cru devoir se nommer, la législation dramatique lui a réservé ce droit dans l'avenir, en vertu de cet article de la législation civile : « Un père peut toujours reconnaître son enfant. » C'est à la pièce à choisir plus tard sa véritable famille. Il est rare qu'elle se trompe, et l'on a vu des œuvres signées de deux noms prendre et garder obstinément devant la postérité un seul de ces deux noms; on en a même vu, signées d'un seul nom, en choisir un autre que personne n'avait prononcé et que tout le monde consacrait, vu la ressemblance de l'enfant inconnu avec les enfants légitimes.

Quant à moi, ma résolution était de me taire, et je

me serais tu si l'on ne m'avait arraché à mon silence, et surtout si M. de Girardin n'avait décliné radicalement la paternité de l'œuvre.

Il l'eût acceptée que je n'eusse rien dit, et j'aurais laissé entrer cette enfant littéraire dans cette famille politique.

On aurait été un peu étonné de l'y voir toute seule au milieu de frères et de sœurs d'une tout autre race; on aurait murmuré mon nom pendant quelque temps, puis on n'aurait plus rien dit, car il vient toujours un moment où l'on ne dit plus rien, et M. de Girardin eût passé pour le père unique et véritable. Telles étaient mes intentions formelles.

Je me serais contenté de la conscience intime d'avoir exécuté une œuvre bonne, honnête, *utile*. La récompense du travail est dans le travail lui-même, et l'important pour l'art n'est pas qu'une œuvre soit de tel ou tel écrivain, mais qu'elle soit. Je l'ai dit souvent, et je le répète, je consentirais, pour ne produire que des chefs-d'œuvre, à ce que personne ne sût qu'ils sont de moi. J'accepterais même qu'on les attribuât à un autre.

Je renvoyai à M. de Girardin *ses* ou *mes* deux mille cinq cents francs, comme vous voudrez, et j'at-

tendis sa préface, dernière preuve de cette liberté illimitée qu'il revendique pour lui seul en n'acceptant pas l'équité la plus élémentaire pour les autres. Quel argument pour le rédacteur de *la France!* Ma réponse faite, il me restera encore à voir si je dois mettre les tribunaux dans l'affaire, puisqu'il n'y manque plus que ça pour que la comédie que nous donnons au public soit complétement ridicule.

La voilà enfin, cette préface.

Je la regrette, je la déplore, non pour moi, je ne puis qu'y gagner, mais pour celui qui l'a écrite dans un moment de mauvaise humeur dont je ne puis deviner la cause, ou sous l'influence de mauvais conseils, ou par la seule habitude de la discussion. Elle me met dans la nécessité de convaincre publiquement d'erreur, de parti pris, d'illogisme, un homme dont je serrais la main depuis vingt ans, dont j'estimais le caractère et dont j'admire le talent. Je le fais contre mon gré. Il y a presque de la lâcheté à être trop dans son droit. *Summum jus, summa injuria.*

Je vais discuter cette préface, paragraphe par paragraphe, comme s'il s'agissait de l'Adresse. Je donnerai mes preuves à l'appui, et le public jugera, puis-

que M. de Girardin l'a choisi le premier pour juge.

Je laisserai de côté les théories dramatiques de mon adversaire. En art comme en tout, les meilleures théories sont celles qui réussissent. Aristote, Euripide, Shakespeare, Racine, Molière, ont établi des bases sur lesquelles nous vivons. Si M. de Girardin en trouve de meilleures, je serai le premier à m'en servir. Jusqu'à présent, il ne m'a pas convaincu. Passons.

Je lis (page 9 de la préface de M. de Girardin) :

« Ainsi s'explique comment j'ai consenti à ce « qu'une œuvre *à laquelle je n'avais d'ailleurs pas* « *attaché plus d'importance* qu'elle ne m'avait coûté « d'efforts, fût retouchée par une autre main que la « mienne. »

Je propose ce petit amendement :

« Ainsi s'explique comment *j'ai demandé,* » et non *consenti,* etc., ainsi qu'il résulte des explications que j'ai données dans cette réponse.

Voici qui est plus grave : même page :

« *Mais au lieu de se borner à des coupures et à* « *des remaniements de scènes*, *conditions restreintes*

« *dans lesquelles j'avais accepté l'offre de ce concours,*
« le collaborateur, qui ne peut se nommer, et que je
« ne puis nommer, mit trois semaines à faire rentrer
« dans le moule usé de la vérité factice les person-
« nages dont j'avais demandé l'empreinte au moule
« toujours neuf de la vérité humaine. »

Erreur. J'avais carte blanche. J'ai déjà dit ce mot, et je le prouverai tout à l'heure. D'ailleurs un travail de coupures et de remaniements n'est pas mon affaire. De plus, il était impraticable. La maison n'était pas à étayer, mais à jeter bas et à reconstruire de fond en comble, ce que j'ai fait.

Pour ce qui est de mon nom, vous pouvez le dire, comme tout le monde le dit, comme je le dis moi-même. En mettant entre vous et moi mes traités avec le Gymnase, je faisais œuvre de délicatesse et de bon goût. Je voulais vous laisser à vous seul le succès de l'ouvrage, comme il convenait à un homme dans votre situation. Mon nom à côté du vôtre eût tiré la pièce à moi. Voilà pourquoi je ne me suis pas nommé. A votre tour, vous n'avez pas voulu signer une pièce qui n'était pas vôtre. Vous avez eu raison, et vous avez fait acte de dignité, comme j'avais fait acte d'abnégation. Quittance sur ce point. Excepté mon temps,

ce bruit ne me fera donc rien perdre, surtout auprès de Montigny, de qui cette collaboration était connue. Il y consentait. Il sait mieux que personne quelle part doit me revenir dans le succès du *Supplice d'une femme*, et il en est heureux, Montigny étant pour moi non un directeur, mais un ami qui s'est montré souvent plus soucieux de ma renommée que de ses propres intérêts.

Page 10 :

« La pièce que j'ai lue, le 14 décembre 1864, au « comité du Théâtre-Français, et qui a été reçue, « c'est la mienne. »

Hélas! me voici bien embarrassé. Comment dire publiquement à M. de Girardin qu'il se trompe, et que la pièce qu'il a lue, ce n'est pas celle qu'il avait faite, mais celle qu'il avait *refaite* à l'aide de mon manuscrit à moi, du 3 au 14 décembre? Ce n'est plus *la sienne*, ce n'est pas encore *la mienne*, et ce n'est pas *la nôtre*, puisque je n'avais pas été convoqué à ce nouveau travail et que les deux manuscrits avaient été amalgamés par lui seul, sans ma participation, sans mon consentement de collaborateur, que je n'eusse pas donné, dans l'intérêt même de

M. de Girardin. La pièce, la véritable pièce de M. de Girardin, est celle qui a été imprimée chez Serrière, rue Montmartre, 131, dont il existe plusieurs exemplaires, et qu'il nous a lue un soir chez lui. Je n'en connais pas d'autre.

Page 11 :

« Comment, aux répétitions, le manuscrit que je
« n'avais pas admis a-t-il été SUBSTITUÉ au manu-
« scrit que j'avais lu au comité? »

Oh! oh! abus de confiance alors! détournement de mineur! Voilà bien une autre affaire! Comment M. Édouard Thierry, directeur du Théâtre-Français, c'est-à-dire du premier théâtre du monde, administrateur au nom du gouvernement, fonctionnaire public, officier de la Légion d'honneur, représentant du ministre des Beaux-Arts et de la maison de l'Empereur, va-t-il recevoir et prendre une pareille accusation?

Un manuscrit substitué à un autre contre le gré d'un auteur! à son insu! Pourquoi pas le vol avec effraction? ce serait bien plus court. Que de pareils arguments échappent dans un article politique, dans une discussion rapide sur laquelle on peut revenir le

lendemain; soit, et encore!... Mais ils ne sont pas de mise chez nous, et ils ne doivent pas trouver place en tête d'une œuvre durable, dont on n'attaque le succès que pour en revendiquer la plus grande part. Non, Monsieur, on n'a pas substitué mon manuscrit au vôtre pendant les répétitions. On a remplacé le vôtre par le mien, *avant les répétitions, avec votre consentement,* après une discussion de quatre heures, que j'ai rapportée plus haut, à laquelle vous assistiez, ainsi que M. Édouard Thierry, Régnier et moi, et comme le prouve cette lettre de M. Édouard Thierry à M. Régnier :

« Je vous envoie mon travail terminé, je ne veux « pas dire définitif. Lisez-le. Voyez si ce que j'ai « ajouté vous semble se fondre dans le texte et en « épouser le mouvement. Coupez ce qui vous semblera « long ou dangereux. M. de Girardin ne vous en dés- « avouera pas. Vous êtes pour lui la colonne et le « pivot de la pièce; vous en êtes le centre, vous en « êtes le juge, et il vous laisse le maître d'en disposer « à votre gré. *Il adopte le texte de Dumas fils, soit* « *qu'on y puisse faire rentrer quelques-uns de ses* « *développements, soit qu'on ne réussisse pas à le*

« *faire*. Je me suis efforcé de concilier les deux textes « où j'ai cru le pouvoir. Voyez maintenant, prenez « votre plume, et renvoyez-moi le manuscrit aussitôt « que vous aurez donné votre coup d'œil et votre coup « de main, afin qu'il aille tout de suite à la copie.

« Ed. Thierry.

« 19 mars 1865. »

Régnier donna le coup d'œil, mais ne voulut pas donner le coup de main. Il s'en remit à moi; c'est donc sur moi seul que porte l'accusation.

Vous avez laissé passer là un mot malheureux, Monsieur de Girardin, que je ne demande pas que vous rétractiez, un homme comme vous ne pouvant pas se rétracter; mais, de mon autorité privée, je le raye de votre préface, dans tous les exemplaires passés, présents et à venir, ici et partout, et nul ne le lira plus parce que j'affirme le contraire.

Il me reste à répondre aux citations que M. de Girardin a faites de *sa pièce*. C'est par d'autres citations que je lui répondrai. Si je reporte celles-ci à la fin de ma réponse, au lieu de les intercaler comme a fait M. de Girardin, c'est pour ne pas ralentir le mouve-

ment de mon récit. Procédé d'auteur dramatique. Et puis une comédie doit finir gaiement.

Je trouve dans la préface de M. de Girardin :

ACTE PREMIER.

SCÈNE XI.

ALVAREZ, DUMONT, MATHILDE.

(*Voir la brochure, page 12.*)

SCÈNE XII.

ALVAREZ, MATHILDE.

(*Voir la brochure, de la page 13 à la page 21.*)

SCÈNE XIII.

ALVAREZ, seul.

(*Voir la brochure, page 21.*)

Et je trouve au commencement de la page 22 :

« Ainsi finissait le premier acte, etc., etc. »

Je cherche dans le manuscrit de M. de Girardin,

celui qu'il nous a lu en petit comité, le seul que je connaisse, que j'aie jamais connu, avant d'avoir écrit ma pièce et même après l'avoir écrite, et je trouve :

ACTE PREMIER.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ALVAREZ, DUMONT, MADAME LARCEY, MATHILDE.

MATHILDE.

Si je suis en retard, ce n'est pas ma faute, c'est la faute de ma nouvelle femme de chambre qui ne sait rien trouver.

MADAME LARCEY.

Ma chère, j'ai la loge.

DUMONT.

Quelle loge?

MADAME LARCEY.

La loge d'avant-scène pour la première représentation du *Mariage d'Olympe* qu'on donne ce soir au Vaudeville, et à laquelle Mathilde m'a dit qu'elle serait bien aise d'assister. Il y a quatre places.

DUMONT.

Impossible d'accepter.

MADAME LARCEY.

La raison?

DUMONT.

Alvarez dîne avec nous.

MADAME LARCEY.

Il y a une place pour lui.

DUMONT.

Et Larcey?

MADAME LARCEY.

Il est à la chasse. (On entend sonner sept heures.) Sept heures! déjà sept heures! Je me sauve, car c'est à peine si j'aurai le temps de dîner et de m'habiller. (A Dumont.) Je vous défends de me reconduire. (Mathilde sort avec madame Larcey.)

SCÈNE XII.

DUMONT, ALVAREZ.

ALVAREZ.

Quelle évaporée que cette femme! Quelle navette toujours en mouvement!

DUMONT.

C'est le monde... dont elle est la vivante et parfaite image. La vie est une étoffe dont le temps est la chaîne... il faut bien que le monde en soit la trame.

ALVAREZ.

Je n'en vois pas la nécessité.

DUMONT.

Oh! toi! l'indifférence personnifiée! tu ne vois la nécessité de rien... tu n'aimes rien...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MATHILDE.

MATHILDE, apercevant Jeanne dans un petit coin où elle jouait.

Que faites-vous donc ici, mademoiselle? je vous avais dit d'aller retrouver miss Brown.

ALVAREZ.

C'est moi qui ai sonné pour qu'on dise à Jeanne de descendre... et la chère petite est si sage que personne ne s'était aperçu qu'elle fût là dans un coin du salon... où elle jouait sans dire un mot.

MATHILDE.

Quelle nécessité de la faire descendre?

ALVAREZ.

Le jour de sa fête, n'est-ce pas le moins qu'elle dîne avec son parrain?

MATHILDE.

Vous savez que je suis opposée à ce que les enfants dînent ailleurs que dans la chambre de leur gouvernante.

ALVAREZ.

D'accord, mais par exception...

MATHILDE.

Dès qu'on ouvre la porte à l'exception, la règle y passe.

ALVAREZ.

Comme vous êtes doctorale, madame!... et sévère pour cette pauvre enfant, qui, le jour de sa fête, au lieu de jouer pendant toute la soirée à côté de nous, va rester seule avec sa gouvernante...

DUMONT, à Mathilde.

Alvarez a raison... tu es trop sèvère pour Jeanne... Mais qu'as-tu donc? tu as les yeux rouges... on croirait que tu as pleuré...

MATHILDE.

Non... je suis sortie... peut-être est-ce la poussière.

DUMONT.

Il a plu toute la nuit, il n'y a pas de poussière...

MATHILDE.

Alors, peut-être est-ce un coup d'air. (Apercevant sur la table

l'écrin que Dumont a apporté.) Mais quel est cet écrin que je n'avais pas vu? (Regardant Henri.) Encore!

DUMONT.

Pourquoi ce mot : encore?

MATHILDE.

Parce que tous les jours c'est un présent nouveau. (Elle ouvre l'écrin.) Ah! la magnifique parure d'émeraudes! le beau collier! la belle broche! l'admirable peigne! le délicieux bracelet! Et ce diadème d'impératrice! Henri tu veux donc faire mourir d'envie toutes les femmes de mes amies qui disent, en te voyant dépouiller ainsi pour moi tous les bijoutiers de Paris, que ce n'est plus de la générosité, mais de la prodigalité...

DUMONT.

Laisse-les dire, chère amie... Est-ce que toutes les perles de la mer, tous les diamants, les rubis, toutes les émeraudes de la terre pourraient jamais valoir l'inépuisable bonheur que me donne ton ineffable tendresse? N'est-ce pas la fête de Jeanne? Donc c'est aussi ta fête, car la fille et la mère sont inséparables dans mon cœur... N'êtes-vous pas les deux anges de ma vie? (Il ouvre ses bras à Mathilde, l'embrasse avec effusion, prend Jeanne dans ses bras et l'embrasse aussi.) (A Alvarez.) Que te disais-je tout à l'heure, Jean, lorsque je te conseillais de te marier! Allons, marie-toi donc...

SCÈNE XIV.

(*Qui termine l'acte.*)

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE.

Madame est servie.

DUMONT.

Jean, donne le bras à ma femme... Jeanne, donne-moi la main...

ALVAREZ.

Attendu que c'est la fête de Jeanne... à elle aujourd'hui de passer la première. (Dumont et Jeanne vont en avant.)

ALVAREZ.

Vous n'avez qu'une idée... c'est de tenir cette enfant à l'écart.

MATHILDE.

Et vous qu'une pensée, c'est d'en faire un instrument de supplice pour me torturer.

FIN DU PREMIER ACTE.

C'est ici qu'il y a substitution, car la scène entre Mathilde et Alvarez, dans le manuscrit que je cite, *le seul que je connaisse, etc., etc.*, commence la pièce au lieu de la terminer. Je la trouve ainsi formulée :

SCÈNE III.

ALVAREZ, JEANNE, MATHILDE.

JEANNE, courant vers Mathilde.

Maman, regarde donc la belle poupée et le beau panier à ouvrage que mon parrain m'a donnés.

MATHILDE, avec impatience.

Oui, oui, elle est très-belle et il est très-beau!

ALVAREZ.

D'où venez-vous donc?

MATHILDE.

Je viens de faire des visites.

ALVAREZ.

Je vous avais dit que je serais ici à cinq heures.

MATHILDE.

Il n'est pas cinq heures.

ALVAREZ.

Il en est six...

MATHILDE.

Déjà six heures!

ALVAREZ.

Il paraît que ce n'est qu'avec moi que le temps vous semble long!

MATHILDE, à mi-voix.

Allez-vous encore me faire une scène? (Haut à Jeanne.) Jeanne, allez dans votre chambre rejoindre votre gouvernante.

JEANNE.

Chère maman, permets-moi, je t'en prie, de ne pas quitter mon cher petit parrain. Il est si bon, il m'aime tant... et je l'aime tant!

MATHILDE.

Quand je vous dis de faire une chose, mademoiselle, vous devez la faire sans répliquer.

ALVAREZ.

La chère enfant se plaît avec nous... Pourquoi la renvoyer si sèchement?

MATHILDE.

Un enfant de son âge ne doit pas avoir d'autres volontés que celle de sa mère. Puis il faut qu'on l'habille pour le dîner.

JEANNE.

Mais, maman, je suis déjà habillée; tu ne le vois donc pas?

MATHILDE.

Eh bien! alors, mademoiselle, puisque vous êtes habillée, allez embrasser votre père. (Jeanne s'éloigne lentement et la tête basse, emportant sa poupée et son panier à ouvrage; mais elle rentre, embrasse Alvarez et sort.)

SCÈNE IV.

ALVAREZ, MATHILDE.

ALVAREZ, avec une fureur concentrée.

C'est pour me blesser que vous dites à Jeanne d'aller embrasser son père... Ne pourriez-vous donc, madame, éviter de prononcer devant moi cet odieux mot?

MATHILDE.

De quel mot, monsieur, voulez-vous donc que je me serve?

ALVAREZ.

De celui que vous voudrez, mais pas de celui-là.

MATHILDE.

Il n'y en a pas d'autre.

ALVAREZ.

Trouvez-en un.

MATHILDE.

Comment voulez-vous que je dise à Jeanne d'aller embrasser son père?...

ALVAREZ.

Vous savez bien que votre mari n'est pas son père, puisqu'elle est ma fille!

MATHILDE.

Voulez-vous donc que je dise à cet enfant de six ans : « Allez embrasser l'ami d'enfance... de l'amant de votre mère?... »

ALVAREZ.

Dites ce que vous voudrez, madame; cela vous regarde et ne me regarde pas.

MATHILDE.

Vous faites de mon existence un supplice!

ALVAREZ.

Vous faites de ma vie un martyre!

MATHILDE.

De quoi vous plaignez-vous?

ALVAREZ.

Je me plains de ce que vous ne m'aimez pas et de ce que vous adorez votre mari.

MATHILDE, *avec hauteur.*

Et quand cela serait, monsieur!

ALVAREZ.

Vous n'en avez pas le droit.

MATHILDE.

Je n'ai pas le droit d'aimer mon mari?

ALVAREZ.

Non.

MATHILDE.

Et cependant si cela était?

ALVAREZ.

Ah! si j'en étais sûr, je vous tuerais!

MATHILDE.

Tuez-moi donc tout de suite : c'est tout ce que je souhaite. Je serais délivrée de cette vie qui n'est plus pour moi qu'un long tourment.

ALVAREZ.

Oh! je le sais bien... Aussi, quelque ardente que soit ma jalousie, quelque violent que soit mon caractère, je saurai me contenir, et cette vengeance que vous appelez ne sera pas la mienne.

MATHILDE.

Que ferez-vous donc?

ALVAREZ.

Ce que je ferai?

MATHILDE.

Oui.

ALVAREZ.

J'emmènerai ma fille.

MATHILDE.

Vous n'en avez pas le droit!

ALVAREZ.

Si je ne l'ai pas, je le prendrai...

MATHILDE.

Que dirait mon mari?...

ALVAREZ.

Votre mari dirait ce qu'il voudrait... Quand vous m'exaspérez, tout ce que je souhaite, c'est une explication et une rupture avec lui... Ces efforts continuels que, par condescendance pour vous, il me faut faire pour me contenir et me contraindre quand il est là... toujours là... me sont odieux... Cette contrainte de chaque instant, cette dissimulation de tous les jours, s'aigrissent au fond de mon cœur, y fermentent et s'y changent en haine... Votre mari... je le hais!

MATHILDE.

Vous... le haïr! c'est impossible, après ce que vous avez fait pour lui...

ALVAREZ.

Ce que j'ai fait, ce n'était pas pour lui, c'était pour vous...

MATHILDE.

Mais est-ce qu'Henri n'était pas votre ami d'enfance, votre camarade de collége?

ALVAREZ.

Ne l'appelez pas Henri, madame, je vous le défends.

MATHILDE.

En vérité, je ne sais plus quel nom lui donner quand je vous parle de lui. Si je l'appelle *mon mari*, vous vous emportez; si je l'appelle Henri, vous devenez furieux... Il n'y a pas de mari insupportable dont le joug ne me parût moins odieux que le vôtre... Que parliez-vous donc tout à l'heure des efforts que vous faisiez pour vous contenir!

ALVAREZ.

La nature est plus forte que la volonté... Comment voulez-vous que je me contienne? vous faites tout ce qu'il faut pour m'irriter.

MATHILDE.

Que fais-je?

ALVAREZ.

Vous ne pensez qu'à votre mari... qu'à votre Henri... et jamais à moi... Vous n'avez de soins, de tendresses, de préoccupations que pour lui!

MATHILDE.

N'est-ce pas tout naturel? Il semble que vous ayez pris à tâche de me le faire aimer par la comparaison de son caractère avec le vôtre, si ombrageux, si défiant, si jaloux, si emporté...

ALVAREZ.

Ah! si vous m'aimiez, je n'aurais pas tous ces défauts que vous me reprochez et qui vous déplaisent... mais vous ne m'aimez pas... vous ne m'avez jamais aimé!...

MATHILDE.

Alors comment expliquez-vous que je me sois mise dans la situation qui m'a brisée?

ALVAREZ.

C'est ce qu'il y a de plus simple à expliquer. Ce n'est pas mon amour qui a triomphé enfin de votre indifférence, c'est mon dévouement.

MATHILDE.

Quelle volupté éprouvez-vous donc à me répéter tous les jours la même chose?

ALVAREZ.

Ah! c'est que je voudrais vous faire dire le contraire... c'est que je voudrais douter de ce dont je suis sûr... Mais la vérité est là qui m'assiége et me poursuit sans cesse... Oui... oui... si le lendemain de la révolution de Février je n'avais pas versé dans la caisse de votre mari...

MATHILDE.

De votre ami.

ALVAREZ.

De votre mari... ce qu'il fallait pour payer ses acceptations, jamais je n'eusse été...

MATHILDE, avec indignation et fierté.

Votre amant... dites le mot, monsieur! osez le dire... Vous m'avez donc achetée!

ALVAREZ.

Je vous aimais. L'amour est une flamme qui purifie tout.

MATHILDE.

Pourquoi donc la flamme du vôtre m'a-t-elle flétrie?

ALVAREZ.

Vous m'insultez! vous me bravez!

MATHILDE.

Jean, pardonnez-moi une offense qui m'est échappée... J'ai eu tort... je le reconnais et je l'avoue. Quelque abusive que soit votre domination poussée sur moi jusqu'à la tyrannie, je ne dois jamais oublier l'immense service que vous avez rendu à mon mari.

ALVAREZ.

Pas de phrases, madame... Je vous le répète, ce n'est pas votre mari que j'ai voulu sauver...

MATHILDE.

C'est donc moi que vous avez voulu perdre?

ALVAREZ.

J'avais tout essayé, sans y réussir, pour vous faire partager cette ardente passion qui me dévorait, qui me dévore plus que jamais, que rien n'a assouvie; que rien n'a calmée; il n'y avait que l'exaltation de la reconnaissance causée par un grand service rendu... qui pût faire cesser votre froideur...

MATHILDE.

Alors vous vous êtes dit...

ALVAREZ.

Je ne me suis rien dit... je n'ai rien calculé. J'ai couru chez mon agent de change, et, sans hésiter, sans réfléchir, sans rien écouter de ce qu'il me disait pour m'en détourner. je lui ai donné l'ordre de vendre à tout prix tous mes titres.

MATHILDE.

Combien de fois mon mari, les larmes aux yeux, ne m'a-t-il pas cité ce beau trait d'amitié avec des transports d'admiration!

ALVAREZ.

Ce mot... toujours ce mot : mon mari... Ne vous en déshabituerez-vous donc jamais?

MATHILDE.

Et vous, ne cesserez-vous donc jamais d'en être jaloux?

ALVAREZ.

Comment ne le serais-je pas? N'ai-je pas sur vous autant de droits que lui?

MATHILDE.

Je porte son nom.

ALVAREZ.

Mais vous êtes la mère de ma fille! vous ne pouvez le nier! vous me l'avez dit.

MATHILDE.

Si je vous l'ai dit, c'était pour vous calmer dans un de ces emportemens qui me font toujours craindre que vous ne deveniez fou... tout à coup... comme votre pauvre père, qu'un subit accès de folie a enlevé en quelques heures...

ALVAREZ.

Qu'importe que mon père ait perdu la raison! moi je n'ai pas perdu la mémoire... Je n'ai pas oublié vos reproches, vos remords, votre désespoir, le jour où vous vouliez vous ôter la vie pour ne pas la donner à mon enfant!

MATHILDE.

Ah! que n'ai-je eu le courage de le faire!

ALVAREZ.

Je n'ai pas oublié que cette enfant que j'aime autant que sa mère, que cette enfant que j'idolâtre, vous l'avez mise au monde à la date précise qu'avait marquée le premier et le plus cher de mes souvenirs. Je n'ai pas oublié à combien d'instances il vous a fallu résister de la part de votre protestant de mari, lorsque, cédant à mes supplications les plus pressantes pour que ma fille fût au moins ma filleule... vous avez exigé que Jeanne fût catholique comme votre mère, comme vous, comme moi... N'est-ce donc pas là une preuve?

MATHILDE.

Invoquer cette prétendue preuve contre l'ami qui vous a fait le sacrifice le plus grand qu'il pût faire... celui de consentir que Jeanne fût de votre religion uniquement afin qu'elle pût vous donner ce nom : mon parrain... ce serait une indignité, ce serait une infamie! Vous ne l'oseriez pas!

ALVAREZ.

Détrompez-vous!... J'oserais tout contre votre mari s'il avait jamais l'audace, l'impudence de venir plaider que ma fille est la sienne! Ah! le jour où, cité devant un tribunal, je viendrais publiquement affirmer qu'elle m'appartient et

qu'elle ne lui appartient pas, qui en douterait? Si cela n'était pas la vérité, quel intérêt aurais-je à déshériter ma famille... pour enrichir... une petite fille qui ne serait pas mon enfant?

MATHILDE.

Tribunal! procès! condamnation! vous n'avez jamais à la bouche que ces horribles mots... que ces horribles menaces.

ALVAREZ.

Aimez-moi, et ces mots, ces menaces ne me viendront plus jamais ni aux lèvres, ni même à l'esprit.

MATHILDE.

Cela dépend de vous.

ALVAREZ.

De moi?

MATHILDE.

Oui, de vous, en ne me glaçant pas d'effroi chaque jour à chaque instant... comme vous le faites... par la crainte d'un éclat qui déshonorerait mon mari...

ALVAREZ.

Et qui l'obligerait à se séparer de vous... Vous seriez donc bien malheureuse, madame, de vous séparer de lui?

MATHILDE.

C'est une honte à laquelle, vous le savez, je ne survivrais pas.

ALVAREZ.

Oui, je le sais bien... Si je n'en eusse pas été certain, il y a longtemps que j'aurais tout fait pour provoquer cette séparation que vous redoutez tant et qui nous eût à jamais unis l'un à l'autre, ayant entre nous pour lien indissoluble notre chère petite Jeanne.

MATHILDE.

Les tribunaux dont vous me menacez... s'ils condamnaient la mère, ne lui laisseraient pas sa fille... que gagneriez-vous donc au scandale qui me perdrait?

ALVAREZ.

Vous me demandez ce que j'y gagnerais?... J'y gagnerais d'abord la pleine possession... la libre disposition de ma fille, élevée par moi et m'appelant enfin son père... J'y gagnerais de vous avoir à moi... toute à moi...

MATHILDE.

A ce prix... jamais!

ALVAREZ.

Flétrie par un arrêt vous condamnant à la prison ignominieuse où la justice enferme les femmes qu'elle a convaincues d'adultère... séparée de votre mari... chassée de votre famille... repoussée du monde... vous ne tarderiez pas à changer de sentiment et de langage... Vous ne diriez plus : jamais!... Enfin j'y gagnerais de rendre à votre mari toutes les cruelles souffrances que je lui dois...

MATHILDE.

Il les ignore!

ALVAREZ.

Eh! que m'importe qu'il les ignore! En ai-je donc moins souffert?

MATHILDE.

Aveugle que vous êtes! Croyez-vous donc que Henri attendrait le jour et l'éclat d'un procès motivé par l'enlèvement de Jeanne pour vous demander réparation, les armes à la main, de la perte de ses illusions... Je ne dis pas de son honneur, car l'honneur d'un homme est dans sa conduite; il n'est pas dans la conduite de la femme à laquelle il a donné son nom!

ALVAREZ.

Eh bien! nous nous battrions!

MATHILDE.

Et si vous le tuiez?

ALVAREZ.

Eh bien! je le tuerais.

MATHILDE.

Mais non... non... Henri ne se battrait pas avec vous...

ALVAREZ.

Et pourquoi donc ?

MATHILDE.

Parce qu'il est votre obligé, monsieur!

ALVAREZ.

Vous savez bien, madame, qu'il ne l'est plus. Vous savez bien qu'en 1852 Henri a voulu absolument me rembourser, sur sa part de bénéfice et avant tout partage, la perte que j'avais réalisée en 1848.

MATHILDE.

Cela ne détruit pas le service rendu.

ALVAREZ.

Faut-il donc vous répéter encore une fois que Henri est mon associé, mais qu'il n'est pas mon obligé?... Qu'ai-je fait?

MATHILDE.

Vous lui avez prêté onze cent mille francs.

ALVAREZ.

Non, je ne lui ai rien prêté... j'ai versé onze cent mille mille francs dans sa caisse, mais le même jour je suis devenu son associé par moitié... C'est lui qui a voulu qu'il en fût ainsi... C'est lui qui a voulu que la maison Dumont s'appelât à l'avenir la maison Dumont, Alvarez et Cie. Ma mise de fonds m'a déjà rapporté plus de quatre millions... Vous voyez donc que rien n'eût empêché Henri, votre Henri, votre cher Henri... de se battre avec moi...

MATHILDE.

Avec son associé! avec son camarade de collége! Et le monde, qu'en eût-il pensé et qu'eût-il dit?

ALVAREZ.

Le monde!... vous ne pensez jamais qu'à lui; moi, je ne

pense qu'à vous... je ne pense qu'à toi, Mathilde. Je t'aime tant!

MATHILDE.

Jean, ne pouvez-vous donc m'aimer avec plus de calme et de raison?

ALVAREZ.

C'est impossible.

MATHILDE.

C'est de la démence.

ALVAREZ.

Démence ou jalousie, qu'importe l'expression! Le soir, quand, au sortir de l'Opéra ou des Italiens, au bas de l'escalier, tu quittes mon bras pour prendre le sien et monter dans ta voiture, quand j'entends les chevaux s'éloigner, quand je le vois te ramener chez toi... chez lui... je ne vis plus, je ne me possède plus, je brûle, je tremble, j'écume; je ne sais plus que faire, je ne sais que devenir, je ne sais où aller... Ma maison vide m'est odieuse... M'arrive-t-il d'entrer à mon cercle pour ne pas rentrer chez moi... je ne puis m'asseoir à une table de jeu sans gagner toutes les parties. Je sors honteux, — comme si je les avais volées, — des sommes que j'emporte... Tout ce que je touche se change en or sous mes doigts. J'ai un bonheur insensé, et cependant il n'y a pas sur la terre un homme aussi malheureux que moi...

MATHILDE.

Vous vous l'imaginez...

ALVAREZ.

Non, je le sens... Je sens que mes forces et ma patience sont à bout.

MATHILDE.

Que voulez-vous dire?

ALVAREZ.

Que cela ne peut plus durer ainsi...

MATHILDE.

Mais voilà sept ans que cela dure.

ALVAREZ.

Il y a sept ans, vous n'étiez pas si tendre pour votre mari que vous l'êtes devenue.

MATHILDE.

C'est la jalousie qui vous fait le supposer. Je suis ce que j'ai toujours été.

ALVAREZ.

Mathilde, vous ne dites pas la vérité... Parvinssiez-vous à tromper la vigilance de mes yeux, que vous ne réussiriez pas à tromper la clairvoyance de mon cœur... Sôyez vraie, Mathilde! soyez vraie! Avouez-moi que vous aimez Henri plus que vous ne l'aimiez avant que...

MATHILDE.

Avant que je fusse votre maîtresse... J'a... chève votre phrase.

ALVAREZ.

Avant que vous fussiez ma femme... car légitimement, Mathilde, tu es ma femme.

MATHILDE.

Moi!... votre femme?

ALVAREZ.

Oui! car il n'y a de vrai mariage que celui que la nature a consacré par la naissance d'un enfant. Légalement, tu es la femme de Henri Dumont; mais légitimement, tu es la femme de Jean Alvarez.

MATHILDE.

Ce que vous dites là est une phrase de mélodrame... Il doit y avoir quelque vieux mélodrame ayant pour titre : *la Femme à deux Maris!*

ALVAREZ.

Garde-toi de railler un amour tel que le mien. Ah! dis-

moi, Mathilde, dis-moi que tu m'aimes autant que tu aimes Henri!

MATHILDE, embarrassée et hésitante.

C'est la centième fois que vous me forcez à vous le répéter...

ALVAREZ.

Dis-moi que tu m'aimes plus!

MATHILDE.

C'est un autre sentiment.

ALVAREZ.

Lâche! tu n'oses pas avouer la vérité! Tu n'oses pas avouer que tu l'aimes et que tu ne m'aimes pas.

MATHILDE.

Si cela était, ce serait... votre faute.

ALVAREZ.

Comment?

MATHILDE.

Vous me le demandez, je vais vous le dire! Vous m'avez appelée lâche, je vais être franche.

ALVAREZ.

Oui... Sois-le donc... Ose donc l'être!

MATHILDE.

Cela est vrai, quand je me suis mariée, ou plutôt quand mes parents m'ont mariée, j'ai épousé M. Dumont sans amour et sans haine, sans préférence ni répugnance; je l'ai épousé uniquement parce qu'il avait demandé ma main, qu'il avait une belle fortune et que j'avais une belle dot; que c'était, pour l'un et pour l'autre, un mariage parfaitement convenable. Mon mari était très-occupé et ne semblait ne penser qu'à ses occupations de banque; j'étais jeune, je ne songeais, moi, qu'aux plaisirs que m'offrait le monde, où j'étais recherchée, fêtée, gâtée... Vous veniez souvent, je vous recevais...

ALVAREZ.

Mais comment me receviez-vous?

MATHILDE.

Amicalement.

ALVAREZ.

Vous étiez glaciale!

MATHILDE.

J'étais indifférente.

ALVAREZ.

C'est ce qu'il y a de pis.

MATHILDE.

Pourquoi eussé-je été autrement?

ALVAREZ.

Parce que je vous avais dit que je vous aimais.

MATHILDE.

Suffit-il donc qu'un homme dise à une femme qu'il est amoureux d'elle, pour qu'elle doive aussitôt se passionner pour lui? La belle raison!

ALVAREZ.

Est-ce qu'il y en a une meilleure pour être aimé que d'aimer éperdument? Je vous aimais... et je t'aime, Mathilde, comme jamais aucune femme n'a été aimée d'aucun homme.

MATHILDE.

Quand cela serait vrai, est-ce un motif pour tout immoler à votre passion?

ALVAREZ.

La passion ne calcule rien!

MATH LDE.

Ce n'est pas son éloge, c'est sa condamnation.

ALVAREZ.

Condamnation ou éloge, elle est ainsi.

MATHILDE.

Pour essayer de vous justifier, vous dites que Henri n'est plus votre ami; mais il l'était alors, et l'amitié...

ALVAREZ.

L'amitié! Qu'est-ce que l'amitié aux prises avec l'amour? C'est de l'eau tiède comparée à la vapeur, qui triomphe de tous les obstacles, de toutes les résistances... Et d'ailleurs, entre vous et Henri, il ne semblait pas qu'il existât rien de plus qu'une affectueuse communauté d'intérêts...

MATHILDE.

Oui, cela est vrai. Pendant les premières années de mon mariage, je pensais plus souvent au monde et à ses fêtes qu'à mon mari, qui, afin d'être plus libre de s'adonner à ses affaires, ne contrariait aucun de mes goûts. Pour que j'aie apprécié la bonté inaltérable de son caractère, l'étendue de sa raison, l'élévation de son esprit, la loyauté de tous ses actes, la noblesse de tous ses sentiments, la dignité qu'il mettait dans la confiance dont il m'honorait, et dont il n'a jamais cessé de me croire digne, il a fallu que je fusse aux prises avec un caractère violent et défiant tel que le vôtre, avec une passion telle que votre passion, qui descend et qui monte à chaque instant de la menace à la supplication et de l'injure à l'idolâtrie... qui, dans ses égarements, dans ses excès, est capable de tout... oui, de tout... même d'un crime!

ALVAREZ.

Et c'est là ce qui vous fait trembler, je le sais!... car à peine veniez-vous d'être à moi, que le désespoir le plus violent s'emparait de vous et me livrait le secret de toutes vos craintes et de tous vos remords... Ah! sans la naissance de Jeanne et la terreur que je vous inspire, il y a longtemps que vous m'eussiez échappé... il y a longtemps que vous m'eussiez éconduit... il y a longtemps que vous m'eussiez brouillé avec votre auguste époux et que vous m'eussiez

fermé votre porte!... Ah! ah! ah! (Il ricane avec fureur.) Il y a longtemps que vous m'eussiez brisé comme je brise cette coupe... (Il brise une coupe placée sur une table.)

MATHILDE.

Jean! que faites-vous? Si mon mari vous entendait!... Si mon mari entrait!...

ALVAREZ.

Eh bien! il entrerait! Eh bien! il entendrait! Tant mieux! ce serait la fin d'une situation qui ne peut plus se prolonger... Et d'ailleurs, de qui aurait-il à se plaindre? Il apprendrait de votre bouche qu'il a toutes les qualités, toutes les vertus, et que j'ai tous les défauts, tous les vices! Il apprendrait qu'il est l'homme que vous adorez, et que je suis l'homme que vous redoutez! Il apprendrait que vous ne me subissez que par dévouement pour lui et par crainte de voir ternir son auréole genevoise! Il apprendrait enfin que vous n'aimez pas votre fille... parce qu'elle n'est pas la sienne.

MATHILDE.

Vous dites que je n'aime pas ma fille?... C'est faux.

ALVAREZ.

Non, vous ne l'aimez pas... ou du moins vous ne l'aimez pas comme je l'aime... S'il fallait donner votre vie pour sauver l'un des deux, votre fille ou votre mari, ce serait Henri... votre Henri... que vous sauveriez... et ce serait Jeanne... ma Jeanne... que vous laisseriez périr! Ah! dites donc que je ne vous connais pas...

MATHILDE.

Cela fût-il vrai que je ne ferais que racheter un tort et accomplir un devoir.

ALVAREZ.

Grands mots empruntés au vocabulaire de toutes les femmes coupables.

MATHILDE.

Après m'avoir déshonorée, injuriez-moi aussi, monsieur !

ALVAREZ.

C'est vous, madame, qui venez de m'insulter.

MATHILDE.

De quelle manière ?

ALVAREZ.

En me disant que vous me haïssiez et que vous me méprisiez.

MATHILDE.

Je ne vous l'ai pas dit.

ALVAREZ.

Je l'ai lu au fond de votre pensée.

MATHILDE.

Cela serait, que vous m'avez fait assez souffrir pour que cela fût juste...

ALVAREZ.

Ce que vous avez souffert n'est rien en comparaison, je vous en préviens, de ce que je vous prépare... Quel âge avez-vous ? Vingt-huit ans... Vous avez encore douze ans de beauté... Eh bien ! ces douze années de règne seront douze années de martyre... Il y aurait là un bûcher que je vous y ferais monter et que j'y mettrais moi-même le feu... car vous m'avez pris ma raison... je n'en ai plus.

MATHILDE.

Taisez-vous ! taisez-vous ! J'ai entendu une porte s'ouvrir... Si c'était Henri ! (Un instant de silence.) Heureusement, ce n'est personne...

ALVAREZ.

Ah ! Mathilde ! Mathilde, pardonne-moi ! je ne savais ce que je disais. Mais toi, tu ne sais pas jusqu'où peuvent aller les transports d'un amour aiguisé par l'humiliation de sentir qu'il n'est pas partagé ! Aime-moi et je deviendrai con-

fiant comme Henri, doux comme Henri, bon comme Henri... Tu n'auras plus rien à redouter de moi... Je me tiendrai dans l'ombre... Je ne ferai aucun éclat : je renoncerai aux rêves de mes nuits, celui d'enlever Jeanne et de briser par un scandale judiciaire cet odieux lien qui fait que c'est lui, M. Dumont, que ma fille appelle son père, et qu'il faut, quand il est là, que je te dise : Madame.

MATHILDE.

Jean, combien de fois ne vous ai-je pas pardonné? Une semaine, une seule, s'est-elle jamais écoulée, depuis sept ans, sans que vous ayez commencé par me menacer et sans que j'aie fini par où je vais finir encore?

ALVAREZ.

Cette fois, ce sera la dernière, je te le promets.

MATHILDE.

Dites que c'est un anneau de plus que je vais ajouter à ma chaîne, déjà si lourde et si longue.

ALVAREZ.

Et tu fais bien! car s'il y a des liens indissolubles qu'on peut rompre, il y a des chaînes qu'on ne saurait briser.

MATHILDE.

Oui, ce sont celles qu'on a mérité de porter... Mais, pour oublier, parlons d'autre chose... (Avec impatience.) Parlez-moi donc!

ALVAREZ.

De quoi veux-tu que je te parle? Quand tu es là... près de moi... devant mes yeux... je ne sais... je ne trouve qu'un mot... C'est le mot : Je t'aime...

MATHILDE.

Qu'a fait la Bourse?

ALVAREZ.

Elle a monté... Non, elle a baissé.

MATHILDE.

Quel temps fait-il?

ALVAREZ.

Un temps brumeux... Vous le savez bien, puisque vous êtes sortie...

MATHILDE.

Ah! c'est vrai, et vous m'en faites souvenir... Je n'ai que le temps d'aller changer vite de robe pour le dîner... Je reviens.

ALVAREZ.

Je ne te laisse pas partir que je ne t'aie embrassée, et que tu ne m'aies dit : Je te pardonne...

MATHILDE.

Je vous pardonne... Mais ne me retenez pas. (Il l'embrasse. Elle s'éloigne.)

SCÈNE V.

ALVAREZ, seul.

Je ne pourrai donc jamais me corriger de mes emportements. Ah! qu'au lieu d'être né en Espagne, on est heureux d'être né en Suisse! Ces Genevois, comme Henri, ce n'est pas du sang qu'ils ont dans les veines, c'est de la neige. Ils ont bien raison d'être ainsi, car les femmes n'aiment que les hommes qui ne les aiment pas... L'idéal des femmes, c'est une âme glacée... Ce qui devrait les glacer les brûle, et ce qui devrait les brûler les glace... Elles trouvent que ce qui est passionné n'est pas distingué. La distinction! voilà l'ombre à laquelle même les moins vaporeuses sacrifient tout... Henri est distingué, et je suis passionné... Je suis jaloux, et il ne l'est pas... C'est là son avantage, et c'est là mon tort; aussi l'aime-t-on, lui, comme s'il était l'amant, et moi ne fait-on que me supporter... comme si j'étais le mari... Ce sont les deux rôles renversés... Ah! si j'étais raisonnable, je prendrais une grande et irrévocable résolution... Je me ma-

rierais... Me marier!... Jeanne... ma chère petite Jeanne que j'aime tant... la priver de ma fortune... Jamais... jamais...

(Il sonne.)

Continuons.

Je trouve dans la préface de M. de Girardin :

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE IV.

MATHILDE, après une pause marquée.

(*Voir la brochure, page* 23.)

SCÈNE V.

DUMONT, MATHILDE.

(*Voir la brochure, page* 24 *et suivantes.*)

Je cherche dans le manuscrit que M. de Girardin nous a lu en petit comité, — le seul dont j'aie jamais eu connaissance, etc., etc., et je trouve :

SCÈNE IV.

MATHILDE, MADAME LARCEY.

MADAME LARCEY.

Bonjour, ma chère, je viens vous remercier pour ma fille.

MATHILDE.

Où donc est-elle?... Est-ce que vous ne l'avez pas amenée?... Est-ce que Claire serait malade?

MADAME LARCEY.

Si Claire avait été malade, je ne serais pas venue... Jeanne a arrêté Claire au passage et l'a retenue. Jeanne retient tous les enfants qui entrent et leur fait un présent... Elle a donné à ma fille un singe qui joue du violon... Les marchands de jouets ne savent qu'inventer.

MATHILDE.

Est-ce qu'il y a déjà beaucoup de danseuses d'arrivées?

MADAME LARCEY.

Elles arrivent toutes ensemble avec leurs gouvernantes et quelques-unes avec leurs mères... On dit qu'au mois de septembre il n'y a personne à Paris... Cela n'empêche pas qu'il y ait une file de voitures presque aussi longue qu'à une de vos soirées en pleine saison d'hiver... Votre petite Jeanne est un amour. Ah! ma chère, que vous êtes heureuse!

MATHILDE.

Qu'en savez-vous, Léonie? Les plus beaux fruits sont souvent ceux qu'un ver choisit pour les ronger.

MADAME LARCEY.

Que dites-vous donc là? Rien ne manque à votre bonheur? Vous étiez mariée depuis trois ans... vous n'aviez pas d'enfant... vous regrettiez de n'en pas avoir... Vous le disiez... vous me l'avez dit... vous ne vous en souvenez plus; mais moi, je m'en souviens. Eh bien! au moment où vous paraissiez ne plus oser l'espérer, ce que vous souhaitiez si vivement vous est donné... Vos vœux sont comblés, vous avez une fille... et cette fille est un ange! Vous avez un mari charmant qui semble n'avoir qu'une pensée, celle d'aller au-devant de tous vos désirs et de vous poser sur un piédestal de millions... Vous avez les plus belles parures, un magni-

fique hôtel, les voitures les mieux attelées, une immense fortune!

MATHILDE.

Vous exagérez, Léonie.

MADAME LARCEY.

Non, je dis la vérité... Votre mari a dix millions au moins.

MATHILDE.

Vous dites mon mari... c'est la maison qu'il faut dire.

MADAME LARCEY.

Soit, la maison. Mais votre mari n'a qu'un associé, et cet associé aime Jeanne comme si elle était sa fille. Aussi le monde dit-il que, pour lui laisser toute sa fortune, M. Alvarez ne se mariera jamais.

MATHILDE.

Ah! le monde dit cela?

MADAME LARCEY.

Il faut bien que le monde jase, ma chère... S'il ne disait pas de mal, il en ferait, et il vaut encore mieux qu'il n'en fasse pas et qu'il en dise.

MATHILDE.

En dire, c'est quelquefois en faire.

MADAME LARCEY.

Bah! bah! moquez-vous donc de tout ce qu'on dit.

MATHILDE.

Qu'est-ce qu'on dit donc encore?

MADAME LARCEY.

Mais vous le savez bien, ma chère!

MATHILDE.

Non, je vous jure, je n'en sais rien.

MADAME LARCEY.

Eh bien! l'on dit... mais en l'air et vaguement, que M. Al-

varez, auquel on ne connaît aucune maîtresse, a une passion folle pour vous, et l'on ajoute...

MATHILDE.

Qui dit cela?

MADAME LARCEY.

Trois ou quatre femmes... qui vous envient... celles qui vous flattent le plus quand elles viennent chez vous.

MATHILDE.

Qu'ajoutent-elles?

MADAME LARCEY.

Qu'il n'est pas possible qu'une si grande passion ne finisse pas par vous toucher...

MATHILDE.

Elles disent cela?... Elles parlent de moi?...

MADAME LARCEY.

Ça vous étonne! ça ne devrait pas vous étonner, car M. Alvarez ne vous quitte pas plus que son ombre. Allez-vous à l'Opéra, il est dans votre loge; allez-vous à quelque petit spectacle, on est toujours sûr de l'apercevoir derrière vous.

MATHILDE, vivement.

Et derrière mon mari. Il ne m'est pas arrivé une seule fois de sortir avec M. Alvarez.

MADAME LARCEY.

C'est précisément ce qu'on a remarqué... Les méchantes langues disent que vous ne mettriez pas tant d'affectation à ménager les apparences si elles ne cachaient rien.

MATHILDE.

Et si je ne les ménageais pas, qu'est-ce qu'on dirait?

MADAME LARCEY.

On dirait la même chose, avec cette seule différence, qu'on ajouterait que vous les bravez.

MATHILDE.

Qu'y a-t-il donc à faire pour désarmer la médisance?

MADAME LARCEY.

Rien... Quand on enterrerait la médisance, qu'est-ce qu'on y gagnerait, ma chère? Est-ce que la calomnie ne lui survivrait pas?

MATHILDE.

Oh! c'est bien différent.

MADAME LARCEY.

Entre la calomnie et la médisance, où est la différence?

MATHILDE.

Elle est énorme... Elle est aussi grande que celle qui existe entre l'hypocrisie et la vertu.

MADAME LARCEY.

Ce qui n'empêche pas le monde de s'y tromper; car le plus souvent n'est-ce pas à l'hypocrisie qu'il donne la préférence?

MATHILDE.

Qu'importe! Contre la médisance on est si faible! mais contre la calomnie on est si fort!

MADAME LARCEY.

Vous croyez, ma chère?... C'est une erreur!

MATHILDE.

En quoi?

MADAME LARCEY.

C'est qu'on ne brave pas la médisance et qu'on brave la calomnie.

MATHILDE.

Eh bien?

MADAME LARCEY.

Eh bien! vivre en guerre avec la calomnie est plus dangereux que de vivre en paix avec la médisance.

MATHILDE.

Je ne suis pas de votre avis, Léonie. Il me semble qu'une

femme qui n'a rien à se reprocher n'a rien à redouter de la calomnie... Une femme irréprochable est une femme invincible.

MADAME LARCEY.

Alors pourquoi, ma chère, étiez-vous tout à l'heure si troublée quand, à tort peut-être, je vous ai répété ce que disent de vous et de M. Alvarez trois ou quatre femmes qui ne vous aiment pas et qui, en parlant de vous, ont autant de fiel dans le cœur que de miel sur les lèvres?

MATHILDE.

Je pensais à mon mari.

MADAME LARCEY.

Penseriez-vous que les traits de la calomnie ont moins de prise sur une femme que sur un homme?... Il y a des suppositions et des commentaires auxquels personne n'échappe... Mais, rassurez-vous, Mathilde, pour avoir le droit de les dédaigner et de les mépriser, il suffit d'avoir la conscience nette et de savoir que ces suppositions ne sont pas vraies... La vérité, heureusement, finit toujours par l'emporter...

MATHILDE.

Laissons là, ma chère, cette conversation qui ne mène à rien... Allons rejoindre les enfants.

MADAME LARCEY.

Volontiers... Mais lorsque les enfants dansent, ils aiment tout autant que leurs parents n'y soient pas.

MATHILDE.

Si vous le préférez, restons...

MADAME LARCEY.

Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu votre rivale, madame Berteux?... C'est celle-là qui est aussi vénéneuse qu'elle est mielleuse!...

MATHILDE.

Pourquoi ma rivale?

MADAME LARCEY.

Parce qu'on dit qu'elle trouve fort à son gré votre ami M. Alvarez.

MATHILDE.

Cela ne serait pas surprenant... Elle a un mari si long... si laid... et si bavard !

MADAME LARCEY.

Bavard est le mot... car, au cercle des commères dont votre mari et le mien font partie, on ne l'appelle jamais autrement que la portière du cercle... Mais j'en reviens à sa femme... Est-ce que vous n'avez pas remarqué quels regards passionnés elle jette de sa loge dans la vôtre quand il est près de vous? Qu'on chante ou qu'on danse à l'Opéra, elle n'a d'yeux que pour lui...

MATHILDE.

Je n'en avais jamais fait la remarque.

MADAME LARCEY.

Vous ne l'aimez donc pas?

MATHILDE.

Qui?

MADAME LARCEY.

M. Alvarez.

MATHILDE.

J'ai de l'amitié pour lui.

MADAME LARCEY.

De l'amitié seulement?

MATHILDE.

C'est le parrain de ma fille.

MADAME LARCEY.

Cela, tout le monde le sait, et le monde qui a le nez fin comme un ogre se défie des parrains, qui sentent la chair fraîche.

MATHILDE.

Ce que vous dites là, Léonie, est affreux.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, JEANNE, en tête d'une bande d'enfants, dansant le galop, entrant par une porte et sortant par une autre porte. On entend l'orchestre dans le lointain.

Le monologue de Mathilde et la scène entre Mathilde et Dumont, dans le manuscrit que M. de Girardin nous a lu, etc., etc., occupent les scènes VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, ainsi formulées :

(Mathilde vient de recevoir la lettre d'Alvarez qu'un valet de chambre vient de lui apporter sur un plateau d'argent.)

SCÈNE VIII.

MATHILDE, seule.

(Elle tombe à demi évanouie sur un fauteuil. Revenant à elle.)

Que vais-je devenir? (Lisant la lettre qu'elle a à la main.) « L'indigne femme de chambre que vous avez eu l'imprudence « de renvoyer la semaine dernière est entrée chez une de « vos amies, madame Berteux, qui l'a perfidement questionnée sur vous, et l'a fait adroitement jaser... Il paraît que « Rosalie lui a dit tout ce qu'elle supposait... Après avoir « appris tout ce qu'elle tenait à savoir, — dans quel intérêt? « je l'ignore, — qu'a fait madame Berteux? Elle a mis avec « éclat Rosalie à la porte en lui disant qu'elle était une in-

« fâme créature qui calomniait odieusement la maîtresse « qu'elle venait de quitter; que jamais elle ne prendrait à « son service une pareille vipère... Rosalie, fondant en lar- « mes, a juré qu'elle n'avait rien dit qui ne fût vrai et dont « elle ne pût donner des preuves. Sur ces entrefaites, M. Ber- « teux est entré chez sa femme, où il a tout appris, et il n'a « eu rien de plus pressé que de venir ingénument ra- « conter ce beau trait de sa chaste moitié à notre cercle, « d'où je vous écris ce billet en toute hâte. Il est impossible « que cette scène de théâtre, dans laquelle madame Berteux « s'est drapée héroïquement, n'arrive pas aujourd'hui ou « demain aux oreilles de votre mari, qui faisait son whist « dans le salon à côté de celui où cette portière de Berteux « venait de tirer le cordon à toutes les mauvaises langues de « Paris. Mathilde, il n'y a plus à hésiter! il n'y a plus à re- « culer!... Prétexte une maladie de ta mère ou de ton père « pour ne pas dîner avec ton mari, et sois à huit heures « avec Jeanne, ma chère Jeanne, ma bien-aimée fille, à la « gare de Lyon; je vous y attendrai... Un compartiment sera « retenu. Ne te préoccupe d'aucun détail: j'aurai tout prévu. « Dans trois jours, nous serons à Venise, où, par pressenti- « ment, j'ai acheté, il y a six mois, sans te le dire, un palais « qui sera tout prêt à nous recevoir tous les trois... Quel « bonheur! » (Après une pause marquée.) Quelle honte! Cette fois comme toujours, l'égoïste qui m'aura perdue oublie tout pour ne penser qu'à lui! Mais peut-être ce récit n'est-il pas vrai... Peut-être n'est-ce qu'un piége qu'Alvarez me tend... Dans le doute, que faire? A qui confier mon secret? A ma mère? Mais quel conseil pourrait-elle me donner? Aucun. A mon père? Mais que pourrait-il faire qui imposât silence à un bruit qui serait déjà devenu public? Si je prenais les devants, si j'allais tout dire à mon mari? Non! c'est impossible... S'avouer coupable à l'homme qu'on respecte, à l'homme qu'on aime... plutôt mourir! Ah! si j'avais du poi-

son... Mais comment s'en procurer? Je n'ai pas même à ma disposition ce que la pauvre fille a dans sa mansarde, un fourneau et du charbon! Je ne puis ni m'empoisonner ni m'asphyxier!... Quelle autre mort choisir?... Se jeter par la fenêtre?... se pendre?... aller se noyer?... s'enfoncer la pointe de ses ciseaux dans le cœur?... Ah! pour cela, il faudrait avoir une énergie... que je n'ai pas!

SCÈNE IX.

MATHILDE, JEANNE, ENFANTS.

On entend l'orchestre. Nouvelle invasion des enfants dansant un autre galop. Jeanne se détache et saute au cou de Mathilde.

JEANNE.

Oh! ma petite mère, comme je m'amuse!

MATHILDE, avec une impatience contenue.

Amusez-vous! amusez-vous, mesdemoiselles, mais ailleurs que dans cette pièce. (Les enfants sortent en continuant leur galop.)

SCÈNE X.

MATHILDE, seule.

Quelle torture! Ne puis-je donc y échapper que par la fuite? Une femme quitter le mari qu'elle aime et qu'elle honore pour suivre l'amant qu'elle abhorre, qu'elle méprise... cela ne se serait jamais vu! C'est que jamais aussi aucune femme n'a été aux prises avec une situation semblable à la mienne... Ah! du moins si je l'aimais! si j'aimais celui qui m'a conduite à cette affreuse extrémité, je n'aurais qu'à changer de nom et qu'à emprunter le sien pour vivre heu-

reuse de son amour et du mien... comme tant de femmes qui sont allées sur le lac de Côme, donnant à leur honte le bonheur pour cercueil... Mais à Venise, je le sens, je n'aurais qu'une idée. Cette idée fixe serait là, toujours là... A chaque instant du jour, je me demanderais ce que fait Henri, ce qu'il a dit de moi après mon départ, ce qu'il en a pensé... ce qu'il est devenu... Non, je n'irai point à Venise, non, je n'aggraverai pas ma faute, je l'expierai... Je me retirerai avec Jeanne dans un couvent... Oui, oui, c'est cela... c'est le seul parti que je doive prendre. Ce sera du moins l'honneur dans la honte.

SCÈNE XI.

MATHILDE, DUMONT.

DUMONT.

Que fais-tu donc là toute seule? Comment n'es-tu pas avec la bande joyeuse? Si tu voyais Jeanne, si tu voyais avec quels airs de grande dame elle fait déjà à toutes ses petites amies les honneurs des salons! Oh! c'est amusant! Madame Larcey, avec qui je viens d'en rire, m'a dit que tu lui avais demandé de rester seule pour répondre à une lettre qui avait paru te contrarier très-vivement. Quelle lettre, chère amie, as-tu donc reçue?

MATHILDE.

La lettre que voici... Henri, lisez-la.

DUMONT, après avoir lu la lettre.

Mathilde! qu'y a-t-il de vrai dans cette lettre?

MATHILDE.

Tout.

DUMONT.

Je ne le crois pas... je ne veux pas... je ne peux pas le croire...

MATHILDE.

Croyez-le.

DUMONT.

Il n'est pas possible que cela soit.

MATHILDE.

Cela est.

DUMONT.

Si cela était, ce ne serait pas vous qui me l'affirmeriez. Mathilde, Mathilde, dites-moi que c'est une calomnie que vous dédaignez de relever et dont vous vous faites en ce moment un jeu cruel contre moi...

MATHILDE.

Ce n'est pas une calomnie, c'est la vérité.

DUMONT.

La vérité!... Ah! tel est le poids dont elle m'accable qu'il m'ôte même la force de l'indignation et de la colère... La vérité!... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour mériter de perdre ainsi en un seul instant toutes les illusions qui étaient la récompense de mes efforts? Seigneur, soutenez-moi et guidez-moi! La vérité!... Quelle résolution puis-je prendre? quelle conduite dois-je tenir? (Montrant Mathilde.) La chasser?... quel éclat!... La garder?... quelle honte!... Que vais-je faire?... que vais-je devenir? (S'adressant à Mathilde.) Et vous, malheureuse, qu'allez-vous devenir et que comptez-vous faire?

MATHILDE.

Ce que vous exigerez.

DUMONT.

Quand ma vie est ainsi brisée, quelle volonté puis-je avoir? Paternité, n'es-tu donc qu'un mensonge! Ainsi cette Jeanne que j'aimais si tendrement n'était pas ma fille... Elle était la fille...

MATHILDE.

D'Alvarez...

DUMONT.

D'Alvarez!... Vous l'aimiez donc bien, madame?

MATHILDE.

Je ne l'ai jamais aimé.

DUMONT.

Vous osez le dire!

MATHILDE.

Je vous le répète, monsieur, je n'ai jamais aimé que vous... Et c'est lui m'a fait vous aimer tant!

DUMONT.

Mais alors, comment avez-vous été la maîtresse de cet homme?

MATHILDE.

C'est mon secret... Le dire serait inutile... ce serait par trop invraisemblable... D'ailleurs, à quoi cela servirait-il? Alors même que, confiant en ma sincérité, vous croiriez à la vérité de ce que je vous affirmerais, le monde n'y croirait pas.

DUMONT.

Eh! pourquoi donc le monde serait-il plus incrédule que moi?

MATHILDE.

Parce que, — vous me l'avez dit cent fois, — le monde a pour balance la société et non la nature, la vraisemblance et non la vérité; il applique la règle et non l'exception. Jamais, non jamais le monde n'admettra qu'éblouie par un grand acte de dévouement accompli sous ses yeux et vanté soir et matin à ses oreilles... trahie par son imagination enflammée de reconnaissance... brûlée par les regards ardents d'un homme passionné pendant une longue soirée qu'ils avaient passée seuls... une femme ait agi, dans un instant de fascination et d'égarement, comme si elle eût partagé une passion... qu'en réalité elle n'a jamais éprouvée et dont elle a eu aussitôt horreur... horreur contre laquelle elle se débat depuis sept années, qui ont duré sept siècles!...

DUMONT, *vivement.*

Le voile qui a trop longtemps couvert mes yeux se déchire... La vérité m'apparaît dans toute sa nudité. Votre possession, Mathilde, a été le prix que l'infâme Alvarez a mis au service qu'il m'a rendu?

MATHILDE.

Non... S'il y eût mis ce prix, s'il eût eu l'infamie de me proposer un marché, je l'eusse refusé avec indignation. Entre le malheur d'une faillite expliquée par une révolution et la honte d'une femme qui se vend, même pour payer les créanciers de son mari, je n'eusse pas hésité.

DUMONT.

Alors, que s'est-il donc passé?

MATHILDE.

Est-ce que ce qui se passe dans les mystères de l'imagination d'une femme peut toujours se dire? Ce qui m'a égarée dans un jour, dans une heure d'indicible entraînement, c'est au contraire la noblesse apparente ou réelle de l'ami qui, pour sauver un ami, venait de faire sans hésiter un sacrifice de plus d'un million.

DUMONT.

Ah! Mathilde, Mathilde! je suis encore plus malheureux que si vous étiez plus coupable. Ce que je saisis, ce que je comprends, ce que vous me dites, ce que je crois, oui, vous avez raison, le monde ne le croira pas... Jamais il ne croira que j'aie ignoré pendant si longtemps ce que lui n'ignorait pas... Jamais il ne croira que je n'aie rien soupçonné d'une liaison... que je devais d'autant moins suspecter que j'étais l'obligé d'Alvarez et qu'il était mon associé... Comment la suspecter, moi qui m'étais depuis si longtemps habitué à le considérer comme un frère... à le regarder comme l'oncle de ma fille... Ah! puissance de l'habitude, voilà que je me surprends encore à dire ma fille!

SCÈNE XII.

MATHILDE, DUMONT, JEANNE, ENFANTS.

On entend de nouveau l'orchestre. — Troisième invasion des enfants dansant un galop. — Jeanne se détache et va se jeter dans les bras de Dumont.

JEANNE.

Mon petit père, que je t'embrasse... C'est le dernier galop, nous allons goûter... Mais tu parais triste et maman aussi! Pourquoi donc? Ah! je ne veux plus aller goûter... Je veux rester avec vous pour vous consoler tous les deux.

DUMONT.

Non, non, Jeanne; allez goûter.

JEANNE.

Maman, pourquoi donc que papa me dit : Allez?

MATHILDE.

Un enfant doit toujours obéir et ne jamais faire de questions.

JEANNE.

Je t'assure que je n'ai rien fait de mal, demande-le à miss Brown!... J'ai été très-sage.

DUMONT.

Va, Jeanne... va goûter, tu vois que toutes tes petites amies t'attendent.

JEANNE.

Ah! cela m'est bien égal, mes petites amies... quand tu as l'air triste et fâché... Je veux savoir pourquoi tu es en colère contre moi.

DUMONT.

Va! va! ce n'est pas contre toi que je suis en colère.

MATHILDE, sèchement.

Assez, mademoiselle, assez!... Obéissez donc! (Jeanne sort tristement, ses amies la suivent.)

SCÈNE XIII.

MATHILDE, DUMONT.

DUMONT.

Ah! Mathilde, que je suis malheureux! Ah! mon Dieu! qui m'aviez comblé de tant de faveurs, de quelle faute me suis-je donc rendu coupable, pour que votre colère tombe et s'appesantisse ainsi sur moi?

SCÈNE XIV.

MATHILDE, DUMONT, MADAME LARCEY.

MADAME LARCEY.

Ma chère, puisque vous ne revenez pas, c'est moi qui reviens vous dire adieu... La charmante fête! Oh! comme tous ces enfants se sont amusés!... Claire ne voulait absolument pas s'en aller.

MATHILDE, à part.

En cet instant, ne pas pouvoir rester seuls! (Haut.) Pourquoi l'emmenez-vous si tôt?

MADAME LARCEY.

Je suis attendue.

MATHILDE.

Alors je ne vous retiens pas.

MADAME LARCEY.

A demain?

MATHILDE.

Oui... oui... à demain.

DUMONT, affectant l'air indifférent.

Permettez-moi de vous reconduire.

MADAME LARCEY.

Vous étiez à causer... Pourquoi interrompre votre conversation?

DUMONT.

Je la reprendrai.

SCÈNE XV.

MATHILDE, seule.

Dans un tel moment, ne pas même oser donner l'ordre de fermer sa porte, de peur d'éveiller des soupçons qui demain... demain... seront des arrêts! Se faire de son propre visage un masque pour tromper... qui?... ses domestiques, et retarder de quelques minutes l'heure où ces juges intimes rendront leur sentence... dans l'antichambre où ils siégent!... Et cela parce que, dans un instant de fièvre, d'entraînement et d'oubli, l'amour d'un homme a subjugué la raison d'une femme! Amour, qui inspires les hommes et qui trompes tant de femmes, amour, qui ne sais pas souffrir et qui fais souffrir, tu n'es que l'égoïsme... éloquent!

SCÈNE XVI.

MATHILDE, DUMONT.

DUMONT.

Mathilde, avez-vous réfléchi? Quel parti allez-vous prendre?

MATHILDE.

Il ne m'en reste qu'un seul, je n'ai pas le choix.

DUMONT, avec amertume.

Est-ce que vous seriez décidée à partir ce soir avec

celui... que je ne sais plus comment nommer? Mais pourquoi cet embarras? Le nom que je lui donnais est celui qu'il doit continuer de porter, car désormais ce nom sera sa flétrissure... Je l'appelais, je continuerai de l'appeler... mon ami!

MATHILDE.

J'ai mérité l'injure d'une telle supposition... Dites votre bonheur, mais ne dites pas votre honneur... Encore une fois, l'honneur d'un homme ne dépend pas de la fidélité d'une femme.

DUMONT.

Que vous proposez-vous donc de faire?

MATHILDE.

Me retirer dans un couvent avec Jeanne, que je ferai élever sous mes yeux.

DUMONT.

Mais, selon la loi, Jeanne n'en sera pas moins ma fille, et le jour où je mourrai, elle héritera légalement de tout ce que je posséderai.

MATHILDE.

Vous pouvez dénaturer votre fortune, c'est votre droit.

DUMONT.

La pauvre enfant! que gagnerais-je à la punir d'une faute qui n'est pas la sienne? En serais-je moins malheureux? A quoi me servira maintenant d'être riche? Était-ce pour moi que je grossissais cette fortune? non, c'était pour elle... afin qu'ayant une immense dot, elle n'eût que l'embarras du choix entre tous les maris qui se présenteraient... C'était pour vous, afin que vous n'eussiez pas un désir qui ne fût accompli aussitôt qu'exprimé... Mais ne tirons pas de son écrin de velours un passé qui était trop brillant pour être durable... Je crois que vous avez raison, le parti que vous avez pris est le plus digne de vous et... de moi. (Il essuie furtivement quelques larmes.)

MATHILDE.

Mais vous pleurez! Vous-même, qu'allez-vous faire?

DUMONT.

Je vais dissoudre ma société, liquider ma maison et quitter Paris au plus vite pour aller à Genève où je suis né, m'enterrer vivant... et de mon berceau faire mon tombeau.

MATHILDE.

Malheureuse! malheureuse que je suis! (Elle fond en larmes.) Adieu, Henri...

DUMONT.

Embrassez-moi, Mathilde! (Elle se jette dans ses bras.) Vous êtes un noble cœur!... (Pause.) Non, vous n'irez pas au couvent.

MATHILDE.

Que dites-vous?

DUMONT.

Je dis que nous ne nous séparerons pas.

MATHILDE.

Et le monde?

DUMONT.

Il continuera de faire ce qu'il a fait pendant sept ans: ou il se taira ou il parlera.

MATHILDE.

S'il parle?

DUMONT.

Alors ce sera avec moi qu'il aura à s'expliquer.

MATHILDE.

Un duel!... un duel pour moi... pour moi qui ai détruit le bonheur de votre vie... un duel, malgré tout ce que je vous ai entendu dire cent fois contre le duel... non, jamais, jamais... Je sens que, si je vivais près de vous, je ne vivrais pas... toutes les minutes de mon existence seraient des siècles d'anxiété... Je serai encore moins malheureuse au couvent... Laissez-moi aller m'y ensevelir!... En m'y voyant

entrer pour expier pendant toute ma vie la faute d'une heure, le monde me condamnera, mais il ne cessera pas de vous honorer... Quant à moi, huit jours après que j'aurai disparu de ses rangs, il m'aura oubliée... Adieu donc, Henri... adieu donc... encore une fois, adieu! (Elle lui tend la main et se dispose à s'éloigner.)

DUMONT, la retenant.

Reste, reste... tu es une honnête femme et je me sens assez d'esprit et de cœur pour faire respecter une situation fausse par un caractère ferme!

MATHILDE.

Le monde vous attaquera d'autant plus qu'il vous comprendra moins.

DUMONT.

Le monde a-t-il donc le droit d'être si sévère? Quelles sont les apparences dont il ne consente pas à se payer complaisamment? quelles sont les hypocrisies dont il ne se rende pas le lâche complice? quelles sont les effronteries devant lesquelles il ne courbe pas humblement la tête? quels sont les honteux compromis que sa coupable indulgence n'ait pas sanctionnés?

MATHILDE.

Raison de plus, mon ami, pour qu'il vous accable de ses sévérités et qu'il se venge sur vous de ses lâchetés et de ses inconséquences.

DUMONT.

Et que pourrait-il dire?

MATHILDE.

Il dira que vous avez vendu votre femme à votre associé.

DUMONT.

Ce sera une abominable calomnie.

MATHILDE.

Oui, mais qui aura l'apparence pour elle.

DUMONT.

Après?

MATHILDE.

N'est-ce donc pas assez?

DUMONT.

Après?

MATHILDE.

Il dira que, pour que vous ne vous soyez pas séparé de moi, avec l'austérité qu'on vous connaît, il faut qu'il y ait entre vous et Alvarez un mystère dont chacun cherchera le mot.

DUMONT.

Rassurez-vous, Mathilde, c'est une curiosité que deux personnes n'auront pas.

MATHILDE.

En parlant ainsi, loin de me rassurer, vous m'effrayez! Je le vois... l'idée de duel s'est emparée de votre esprit et l'absorbe... Mon ami, je vous en prie, ne vous exaltez pas, réfléchissez mûrement... Sortez une heure... Allez prendre l'air...

DUMONT.

Non, Mathilde, je ne vous quitterai pas.

MATHILDE.

Et pourquoi?

DUMONT.

Parce que je vois clair dans votre pensée... Si je vous quittais, je ne vous retrouverais pas.

MATHILDE.

Où donc irais-je?

SCÈNE XVII.

MATHILDE, DUMONT, UN VALET DE CHAMBRE.

MATHILDE.

Qu'est-ce?

LE VALET DE CHAMBRE.

Madame, les musiciens font demander s'ils peuvent s'en aller?

MATHILDE.

Oui, qu'on les paye et qu'ils s'en aillent!

(Le valet de chambre sort.)

SCÈNE XVIII.

MATHILDE, DUMONT.

DUMONT.

Vous me demandez où vous iriez... Vous iriez au couvent... où je ne veux pas que vous alliez vous enfermer... Ce serait donner à tous les Berteux, hommes et femmes, dont le tribunal de l'opinion se compose en immense majorité, le droit de vous accuser, et ce serait m'ôter le pouvoir de vous défendre... Ce parti d'aller vous enfermer volontairement dans un couvent, ce parti qui d'abord m'avait paru le meilleur serait le pire... Il m'a suffi, pour m'en convaincre, d'y réfléchir un instant... Il ne réparerait rien, et il aggraverait tout... Mais j'y songe... Il faut penser à tout!... Mon ami vous a écrit qu'il vous attendait à huit heures à la gare de Lyon, pour vous conduire dans le palais qu'il a acheté à Venise... Qu'avez-vous répondu à sa lettre?

MATHILDE.

Rien.

DUMONT.

N'ayant pas reçu de réponse et ne vous voyant pas arriver avant le départ du train, mon ami ne saura que penser, mon ami ne saura qu'imaginer... Soyez sûre que sous un prétexte quelconque mon ami accourra ici ce soir... Que vous proposez-vous de faire?

MATHILDE.

Ce que vous aurez décidé.

DUMONT.

Si nous ne sortions pas, nous ne pourrions pas, sans éveiller les soupçons des gens, faire dire à la porte que nous n'y sommes pas... Nous dînerons vite... Vous vous dépêcherez de vous habiller... C'est heureusement notre jour de loge à l'Opéra... où il est bon que madame Berteux et son mari nous voient ensemble.

MATHILDE.

A l'Opéra... Mais s'il y vient?

DUMONT.

Eh bien! mon ami y viendra... Et vous le recevrez comme vous avez coutume de le recevoir. Que votre front ne trahisse aucune préoccupation!

MATHILDE.

Henri... tant de calme de votre part me glace d'épouvante... Un projet est déjà arrêté dans votre pensée... Quel est-il? Dites-le-moi, je vous en supplie!

DUMONT.

Je vous le jure, je n'en ai aucun, sinon de gagner le temps de la réflexion que me donnera la nuit et de tâcher de ne pas rester au-dessous de la difficile épreuve à laquelle je viens d'être si brusquement et si douloureusement soumis... Mais allez donc vous habiller.

(Mathilde, avant de sortir, prend la main de Dumont et la porte précipitamment à ses lèvres. Dumont presse Mathilde sur son cœur.)

MATHILDE, avec exaltation.

Henri, que vous me paraissez grand!

DUMONT, avec simplicité.

Mathilde, ne dites pas que je suis grand, dites que je suis juste.

MATHILDE.

Ah! ce que vous êtes, c'est miséricordieux.

DUMONT.

Miséricordieux et juste, ce sont deux mots entre lesquels le dictionnaire fait une différence, mais l'Évangile n'en fait pas.

Enfin, M. de Girardin cite le troisième acte de sa pièce reçue, non jouée, escamotée. Je citerai son véritable troisième acte, le seul qui lui appartienne en toute propriété, et tel que je le trouve dans le manuscrit qu'il nous a lu en petit comité, le seul que je connaisse, etc., etc.

ACTE TROISIÈME.

Appartement de Malhilde. — Salon. — Jardin d'hiver.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, un Valet de chambre.

MATHILDE.

Personne n'est-il venu pendant que j'étais sortie?

LE VALET DE CHAMBRE.

Il est venu madame Larcey, qui a demandé à quelle heure Madame rentrerait, parce qu'elle avait absolument besoin de lui parler.

MATHILDE.

Que lui avez-vous dit?

LE VALET DE CHAMBRE.

Que je n'en savais rien... Alors elle m'a dit qu'elle allait attendre madame dans le jardin d'hiver, où elle est.

MATHILDE.

François, vous n'auriez pas dû l'y laisser entrer.

LE VALET DE CHAMBRE.

Comment aurais-je pu l'en empêcher? Madame sait que madame Larcey vous glisse dans les mains comme une couleuvre... Je ne sais comment elle fait, mais elle a toujours une meilleure raison à donner que celle qu'on lui oppose...

MATHILDE.

Alors prévenez-la que je suis rentrée... mais que je suis pressée, très-pressée, que je ne pourrai la recevoir qu'un instant. (Le valet de chambre sort.)

SCÈNE II.

MATHILDE, seule.

Que peut me vouloir Léonie à cette heure où elle ne vient jamais? Encore quelque bavardage!

SCÈNE III.

MATHILDE, MADAME LARCEY.

MADAME LARCEY.

Si j'avais eu la pensée de vous déranger, ma chère, en venant ce matin, je ne serais certainement pas sortie de chez moi, car je suis sortie exprès pour vous.

MATHILDE.

Qu'aviez-vous à m'apprendre, Léonie, de si urgent et de si important?

MADAME LARCEY.

Quelque chose, qui, j'en suis sûre, Mathilde, vous fera grand plaisir.

MATHILDE.

Quoi donc?

MADAME LARCEY.

Je voulais vous dire que vous n'avez jamais eu plus de succès qu'hier soir à l'Opéra. Tous les regards étaient fixés sur vous... Vous étiez mise à ravir... très-simplement, mais à merveille. On a remarqué que votre mari ne vous a pas quittée une seconde et qu'il paraissait aux petits soins... Madame Berteux, à côté de qui j'étais, n'a cessé de vous lorgner... elle était furieuse!

MATHILDE.

Furieuse?

MADAME LARCEY.

Oui, de tous les compliments qu'on venait lui faire.

MATHILDE.

Quels compliments, et à quel titre?

MADAME LARCEY.

Pour son beau trait.

MATHILDE, inquiète.

Quel beau trait?

MADAME LARCEY.

Pour avoir mis si rudement à la porte l'indigne femme de chambre que vous aviez renvoyée et qui s'était présentée chez elle... Ah! je vous assure, ma chère, que si, en blessant cette créature et en la poussant à faire un éclat, votre rivale hypocrite, madame Berteux, cet homme habillé en femme, a voulu vous jouer un mauvais tour, elle a été prise à son propre piége; car il n'y avait qu'une voix dans toutes les

loges où l'on parlait de vous pour blâmer le Berteux, cette femme habillée en homme. J'ai pensé que ces détails vous feraient plaisir à recevoir et je vous les ai apportés.

MATHILDE.

Je vous en remercie, Léonie.

MADAME LARCEY.

Il y a encore une remarque qu'on a faite et que j'allais oublier.

MATHILDE.

Laquelle?

MADAME LARCEY.

C'est que M. Alvarez, qui est toujours dans votre loge entre vous et votre mari, n'y est pas venu hier... quoiqu'on l'ait aperçu un instant dans la loge d'avant-scène du rez-de-chaussée, au-dessous de la loge de service... On a trouvé que de sa part c'était de très-bon goût... Ce que le monde aime surtout, c'est qu'on paraisse avoir de la déférence pour lui... Il n'y a que madame Berteux, ainsi privée du plaisir de contempler le bel Alvarez de ses rêves, qui se soit écriée que c'était de l'affectation... mais je puis vous assurer qu'elle était seule de son avis..... Toutes ces dames étaient unanimes.

MATHILDE.

Vraiment?

MADAME LARCEY.

Et avec raison... En effet, quelle est celle d'entre nous qui n'aurait pas à trembler pour sa réputation, si cette réputation était à la merci des inventions ou des suppositions d'un domestique vindicatif qu'on renvoie? Ah! cette abominable Rosalie, que vous avez comblée, ma chère, peut aller frapper à toutes les portes : il ne s'en ouvrira pas une seule devant elle, malgré le certificat que vous avez eu le tort de lui donner.

MATHILDE.

Est-ce qu'on peut refuser un certificat à une femme de chambre qu'on a gardée quatre ans?

MADAME LARCEY.

Ce que vous dites là, ma chère, est très-vrai, car j'ai renvoyé hier la mienne, qui me volait indignement; j'ai certifié qu'elle était aussi honnête qu'économe... Mais comme elle n'est pas économe, cela ne veut pas dire qu'elle soit honnête... Donc ce n'est pas un mensonge.

MATHILDE.

Ma chère, il faut que j'ôte mon chapeau et que je change de chaussures... Si vous avez encore quelque chose à m'apprendre, venez avec moi dans ma chambre. (Elles sortent.)

SCÈNE IV.

ALVAREZ, UN VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je vais prévenir Madame, qui est en ce moment avec madame Larcey.

ALVAREZ.

Mais où donc est Jeanne, que j'ai cherchée?... Je ne l'ai ni vue ni entendue.

LE VALET DE CHAMRRE.

Madame a conduit ce matin Mademoiselle en pension.

ALVAREZ.

En pension! Dans quelle pension?

LE VALET DE CHAMBRE.

Je l'ignore.

ALVAREZ.

Comment, François, vous ne le savez pas?

LE VALET DE CHAMBRE.

Madame n'a pas demandé sa voiture; elle est sortie avec Mademoiselle dans une voiture de·place.

ALVAREZ.

Sans valet de pied... Elle qui ne sort jamais seule!

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est vrai... jamais Madame n'est sortie seule... mais ce matin Madame n'a emmené personne avec elle.

ALVAREZ.

Est-ce qu'elle n'était pas accompagnée de la gouvernante?

LE VALET DE CHAMBRE.

Miss Brown a été remerciée : elle fait ses malles.

ALVAREZ.

C'est assez. Allez prévenir Madame que je l'attends.

SCÈNE V.

ALVAREZ, seul.

Que se passe-t-il donc? Elle ne m'a rien fait dire. Elle ne m'a rien écrit... pas un mot... pas un seul mot... Et au lieu de venir me rejoindre, elle est allée comme à l'ordinaire à l'Opéra avec son mari. Ce matin, sans me consulter et comme si ce n'était pas ma fille, elle a mis Jeanne en pension... Dans quel pensionnat, dans quel couvent l'a-t-elle enfermée? L'enfermer! la séquestrer! De quel droit barbare m'enlèverait-on ma fille que j'aime de tout l'amour que j'ai pour sa mère?... Car l'enfant que vous a donné la femme qu'on adore, c'est elle-même faite ange et descendue du ciel sur la terre... M'enlever ma fille!... Ah! devant quel nouveau roi Salomon le faux père viendrait-il plaider contre moi, le vrai père, que Jeanne n'est pas ma fille et qu'elle est la

sienne?... (Il ricane convulsivement.) Le bon procès! Tout Paris en pâmerait de rire... C'est pour cela qu'il n'aura pas lieu. Jamais Dumont l'évangéliste n'osera affronter un pareil scandale... Voilà ce qu'il fera!... Pour sauver ce qu'il appellera son honneur, le dieu chassera impitoyablement de son temple la mère et la fille... Ah! c'est alors, Mathilde, que je serai bien vengé par lui de ton amour pour lui!... C'est alors qu'abandonnée de tous, tu seras trop heureuse... de te réfugier à Venise avec moi!... Alors tu ne pourras plus tenter chaque jour de te soustraire à ma tendresse! Alors ce sera moi et ce ne sera plus lui que ma fille appellera : Mon père! Mais pourquoi donc Mathilde tarde-t-elle tant à venir? Quelle bavarde intarissable que cette madame Larcey!... A moins que ce ne soit la peur qui retienne Mathilde... Enfin j'entends une porte s'ouvrir... Ah! madame, vous voulez lutter contre moi... Nous allons voir!...

SCÈNE VI.

ALVAREZ, DUMONT.

DUMONT, avec solennité.

Ce n'est pas moi que vous attendiez... vous attendiez ma femme... Asseyez-vous, Alvarez.

ALVAREZ, affectant un ton dégagé.

Henri, pourquoi cet air solennel? Que s'est-il donc passé entre nous pour que tu aies perdu si vite l'habitude, contractée depuis vingt-cinq ans, de me dire toi?

DUMONT.

Asseyez-vous... vous le saurez. Assis, il est plus facile de rester calme.

ALVAREZ.

Qu'avez-vous donc, monsieur, de si grave à m'apprendre?

DUMONT.

Vous devez le pressentir... Ne me le faites pas répéter une fois de plus. Asseyez-vous... (Ils s'asseyent tous deux.) Je vous parlerai sans détour, répondez-moi sans dissimulation. Deux hommes, dans la situation extrême où nous sommes placés l'un vis-à-vis de l'autre, ne peuvent empêcher cette situation de tomber dans la fange ou le ridicule qu'en ne se cachant rien.

ALVAREZ.

Je vous écoute.

DUMONT.

Vous étiez mon ami depuis vingt ans...

ALVAREZ.

Comme vous étiez le mien.

DUMONT.

Avec cette différence que je suis marié et que vous ne l'êtes pas... Vous êtes depuis sept ans l'amant de ma femme.

ALVAREZ.

Qui vous l'a dit?

DUMONT.

Vous.

ALVAREZ.

Moi?

DUMONT.

Ne l'avez-vous pas écrit hier de votre propre main dans la lettre que j'ai lue et où vous annonciez à ma femme que vous l'attendiez à la gare de Lyon pour la conduire à Venise... dans votre palais?

ALVAREZ.

Vous avez donc intercepté la lettre que je lui écrivais?

DUMONT.

Vous savez bien que je ne reconnais pas à un homme le droit de violer ou de surprendre le secret d'une femme, alors même que cette femme est celle qui porte son nom?

ALVAREZ.

Qui donc alors vous a remis cette lettre?

DUMONT.

Mathilde!

ALVAREZ.

Elle!

DUMONT.

Oui, elle-même, et sans aucune insistance de ma part.

ALVAREZ.

Elle a eu cette audace?

DUMONT.

Dites cette confiance. Ce n'est pas tout... Vous êtes le père de Jeanne, que je croyais ma fille et que j'aimais si tendrement.

ALVAREZ.

C'est donc pour cela, saint homme, que vous avez déjà fait lâchement emprisonner ce matin la pauvre enfant dans quelque pensionnat obscur... où je saurai bien la découvrir.

DUMONT.

Alvarez, contenez-vous... vous voyez bien que je me contiens, moi. Si Jeanne, si votre fille, que je croyais la mienne, a été mise en pension ce matin, comme vous le prétendez, je ne l'ai pas su; c'est par la volonté de sa mère et sans mon assentiment, qui ne m'a pas été demandé.

ALVAREZ.

Comment le croire?

DUMONT.

Ne suffit-il donc pas que je vous le déclare? M'avez-vous jamais entendu dire une chose qui ne fût pas la vérité?

ALVAREZ.

Puisque vous l'affirmez... je vous crois.

DUMONT.

Je continue. Voilà sept ans qu'à mon insu je donne au monde l'indigne spectacle d'un mari ridicule par l'excès de

sa naïveté et peut-être même d'un mari infâme par l'apparence de sa complicité.

ALVAREZ.

Ce que vous dites là n'est point exact, car il n'est pas de ménagements, je le sais, dont votre femme n'ait été l'esclave, afin qu'il ne pût jamais être rien articulé ni sur vous ni sur elle.

DUMONT.

Cela ne change rien au fait... Vous étiez mon ami de collége, vous étiez l'associé de la maison; nos deux noms, unis l'un à l'autre, formaient la raison sociale et n'en faisaient qu'un seul; je n'avais laissé ignorer à personne le service que vous m'aviez si généreusement rendu...

ALVAREZ.

Oubliez-le.

DUMONT.

Pour que je puisse l'oublier, ce service me coûte trop cher.

ALVAREZ.

Ce n'était pas un service.

DUMONT.

Qu'était-ce donc?...

ALVAREZ.

Si c'était un service... vous vous êtes amplement acquitté, puisque votre habileté a doublé, triplé, quadruplé ma fortune.

DUMONT.

Dites que l'association a été heureuse. Je n'en suis pas moins votre obligé.

ALVAREZ.

Vous ne l'êtes pas.

DUMONT.

Il me convient de le demeurer.

ALVAREZ.

En parlant ainsi, où voulez-vous en venir?

DUMONT.

Vous le saurez... Vous me connaissiez, vous n'ignoriez pas que, si j'étais un mari confiant, je ne serais pas un mari complaisant... que, si je hais les exagérations sentimentales et les lieux communs, je ne hais pas moins les compromis tacites qui énervent les caractères et avilissent les situations... Quelles résistances n'avais-je pas eu à vaincre pour que ma femme consentît à vous admettre dans notre intimité! Il a fallu toute l'insistance que j'y ai apportée, insistance fondée moins encore sur la confiance que j'avais en elle que sur la confiance sans bornes que j'avais en vous. En poussant ma femme à l'oubli d'elle-même jusqu'à ce point de l'amener à devenir votre maîtresse... votre maîtresse!... sans vous souvenir qui j'étais, sur quel avenir comptiez-vous donc?... Répondez!

ALVAREZ.

L'amour fait tout oublier.

DUMONT.

L'amour faux... non pas l'amour vrai!... L'amour vrai vit des sacrifices qu'il s'impose; l'amour faux, de ceux qu'il exige.

ALVAREZ.

Nous ne sommes pas du même pays, nous ne sentons pas de même.

DUMONT.

Tant pis pour votre pays et tant mieux pour le mien.... Il y a de mauvaises excuses qu'un honnête homme ne s'abaisse jamais à donner.

ALVAREZ.

Expliquez-vous!... Qu'appelez-vous un honnête homme?

DUMONT.

C'est à moi que vous osez le demander! Mais ce n'est pas à moi de répondre à cette question... c'est à vous, car c'est vous que j'interroge et que j'ai le droit d'interroger.... Appe-

lez-vous un honnête homme l'homme qui estime le bonheur d'un ménage et l'honneur d'une femme moins que le sou, qu'il ne déroberait pas, eût-il besoin de ce sou pour acheter un morceau de pain et ne pas expirer de faim! Mais je m'arrête et ne veux point insister... Je me suis dit que je ne vous adresserais aucun reproche.

ALVAREZ.

Alors à quoi bon cet entretien prolongé?

DUMONT.

Vous verrez qu'il était nécessaire... Non, je ne vous adresserai point de reproches, qui ne remédieraient à rien... Ce que je veux vous demander, c'est un conseil.

ALVAREZ.

A moi! un conseil?

DUMONT.

Oui, à vous... un conseil... N'étiez-vous pas mon ami? N'êtes-vous pas encore mon associé? A ce titre, tout ce qui touche à la considération et au crédit de la maison ne vous intéresse-t-il pas par moitié, et autant que moi?

ALVAREZ.

Ce n'est pas sérieusement que vous parlez ainsi?

DUMONT.

Comment pourrais-je m'y prendre pour ne pas parler sérieusement dans une circonstance aussi sérieuse? Rentrez en vous-même, Alvarez... Si les rôles étaient renversés, si vous étiez à ma place, si je vous eusse rendu un service signalé, si, après vous avoir rendu ce service, j'étais devenu votre associé; si, étant devenu votre associé, j'étais devenu l'amant de votre femme; si, étant devenu l'amant de votre femme, j'avais eu d'elle une fille qui, étant la mienne, eût passé pour la vôtre, que feriez-vous? Répondez!

ALVAREZ.

Il y a des situations où l'on ne prend conseil que de soi-même et de sa dignité.

DUMONT.

Pour prix de tout le bonheur que vous m'avez enlevé, est-ce donc trop exiger que de vous demander ce qu'à ma place... entendez bien?... ce qu'à ma place vous feriez?

ALVAREZ.

Ce n'est pas à moi de vous le dire.

DUMONT.

Et pourquoi donc?

ALVAREZ.

Parce que jamais il n'est arrivé à un homme placé dans votre situation de demander à un homme placé dans la mienne ce qu'il avait à faire.

DUMONT.

Ce n'est pas une raison. Est-on donc obligé de toujours faire ce qui s'est toujours fait?

ALVAREZ.

Oui, quand on ne peut pas faire autrement.

DUMONT.

Ma résolution est irrévocablement prise. J'exige que vous me disiez ce qu'à ma place vous feriez.

ALVAREZ.

Je ne vous le dirai pas.

DUMONT.

Vous me le direz.

ALVAREZ.

Comment pourriez-vous m'y contraindre?

DUMONT.

Si vous ne me le dites pas, j'interpréterai votre silence.

ALVAREZ.

Interprétez-le.

DUMONT.

C'est ce que je vais faire... A ma place, vous m'eussiez déjà traité de misérable, d'infâme, peut-être même m'eus-

siez-vous déjà souffleté, afin de rendre inévitable un duel qui eût été le sceau de la honte imprimée publiquement à la réputation d'une femme et à la destinée d'une enfant... d'une jeune fille. Soyez franc; n'est-ce pas là ce que vous eussiez fait?

ALVAREZ.

Peut-être.

DUMONT.

Eh bien! c'est ce que je ne ferai pas... Je ne prendrai point quatre témoins pour confidents d'un secret qu'ils ne garderaient pas; je ne placerai pas l'amant et le mari en face l'un de l'autre, un pistolet ou une épée à la main, pour que la chronique de tous les journaux déborde le lendemain de tous les détails vrais ou faux de ce duel et de ses causes; et d'ailleurs, si l'un des deux n'était que grièvement blessé. qu'arriverait-il?

ALVAREZ.

Il y a des duels à mort...

DUMONT.

Les témoins s'y opposent; lorsque ce n'est pas par humanité, c'est par la crainte d'être poursuivis, emprisonnés, condamnés...

ALVAREZ.

En les choisissant bien...

DUMONT.

On peut se tromper. Il n'y a pas, il ne saurait y avoir de garantie. Si vous me blessiez sans me tuer, on ne manquerait pas de dire que vous m'avez charitablement épargné, et si je vous blessais sans vous tuer, où serait la réparation?

ALVAREZ.

Où serait-elle si vous me tuiez?

DUMONT.

Vous avez raison... Vous tuer, ne serait pas une réparation; il n'y a pas de scandale qu'un duel ait jamais étouffé.

Aussi ne nous battrons-nous pas; aussi n'aurons-nous à redouter ni les hésitations des témoins, ni les versions des journaux, ni les sévérités des juges.

ALVAREZ.

Abrégez, abrégez donc!

DUMONT.

Pourquoi donc abrégerais-je? Rien ne me presse... Mais vous voulez que j'abrége; soit... Prenez cette plume qui est sur cette table... (Il prend une feuille de papier, la plie en deux avec soin et la sépare en deux moitiés parfaitement égales.) Choisissez entre les deux moitiés de cette feuille de papier.

ALVAREZ.

Où voulez-vous en venir?

DUMONT.

Vous le saurez. Auriez-vous peur?

ALVAREZ.

Ce n'est pas sérieusement que vous m'adressez cette question? Dictez!... Que voulez-vous que j'écrive?

DUMONT.

Votre nom.

ALVAREZ.

Rien de plus?...

DUMONT.

Rien de plus... (Il prend la plume et écrit. — A Alvarez.) Pliez ce carré de papier, qui est le vôtre, comme je plie celui-ci, qui est le mien. (Il plie et replie le carré de papier.)

ALVAREZ, imitant ce que fait Dumont.

Après?

DUMONT.

Faites ce que je fais. (Après avoir paru chercher, il voit et prend la corbeille, qui était sur un meuble, à côté des deux poupées et d'une foule de jouets d'enfants, et y dépose le bulletin sur lequel il a écrit son nom. Alvarez y dépose le sien également.)

ALVAREZ.

Que voulez-vous faire de cette corbeille?

DUMONT.

Vous allez le voir.

ALVAREZ.

C'est la corbeille que j'ai donnée hier à Jeanne pour sa fête.

DUMONT.

Tant mieux pour vous! Cette corbeille vous portera bonheur... Vous êtes si heureux!

ALVAREZ, d'un air sombre.

Heureux!... moi?

DUMONT, après avoir agité la corbeille.

Maintenant, faisons nos conventions.

ALVAREZ.

Lesquelles?

DUMONT.

Celui des deux dont le nom sortira le premier partira demain pour les montagnes de la Suisse ou pour les montagnes des Pyrénées, et fera ce qui sera nécessaire... pour y trouver la mort dans un gouffre, comme s'il avait péri par accident.

ALVAREZ.

Ce que vous me proposez là, c'est un suicide... c'est un duel... sans combat.

DUMONT.

Dites un duel... sans éclat.

ALVAREZ, avec ironie.

Je vous en fais mes compliments... C'est un moyen ingénieux de garder intacte la réputation de votre femme!

DUMONT.

Et la naissance de votre fille... ingrat!

ALVAREZ.

Ingrat!... Ah! ce dernier mot a trouvé le chemin de mon cœur... Je sens fléchir en moi le sentiment qui m'aveuglait...

j'entends le remords s'éveiller et crier au fond de ma conscience étouffée par la passion... Mes torts, que je ne voyais pas, m'apparaissent en ce moment dans toute leur étendue, dans toute leur profondeur, dans toute leur horreur... Henri, pardonne-moi!... dis-moi que tu me pardonnes!

DUMONT.

Vous pardonner me serait facile, car il ne reste plus de place pour la haine et la vengeance, quand la douleur est si grande qu'elle absorbe tout autre sentiment... Mais vous pardonner!... ce serait trop tôt!

ALVAREZ.

Ces deux bulletins de mort sont inutiles. (Il va pour retirer avec vivacité de la corbeille les deux bulletins.)

DUMONT.

Que voulez-vous faire?

ALVAREZ.

Les déchirer...

DUMONT.

Je m'y oppose...

ALVAREZ.

Hier, je comptais partir avec elles deux... Ce soir, je partirai seul, et avant trois jours vous aurez appris que j'ai cessé d'exister... Une grâce, une seule grâce!... Je ne voudrais pas partir avant d'avoir embrassé Jeanne... Faites que je la voie... Faut-il que je vous le demande à mains jointes?

DUMONT.

Ce que vous me proposez, si j'étais assez lâche pour l'accepter, ne serait plus ni un duel, ni un suicide, ce serait un assassinat...

ALVAREZ.

Non, ce serait la condamnation que je mérite.

DUMONT.

Il n'y a pas de condamnation sans juge, et je ne saurais être le vôtre, car un juge qui n'est pas désintéressé n'est pas un juge... Vous venez de m'appeler Henri, à mon tour je

vous appelle Jean, et je vous dis : Jean, n'insistez pas! Il faut que l'un de nous deux cesse d'exister... car il n'y a pas d'autre moyen de rompre sans éclat le lien qui nous lie.

ALVAREZ.

Je m'éloignerai... j'irai au bout du monde... et ne reviendrai jamais.

DUMONT.

Cela ne suffirait pas, car, si loin que vous alliez, je n'en serais pas moins contraint de mentir impudemment chaque jour, sous les yeux de ma femme, en continuant d'appeler ma fille l'enfant dont je sais maintenant que c'est vous qui êtes le père...

ALVAREZ.

Que ce soit moi qui meure, ou que ce soit vous qui mouriez, ni ma mort ni la vôtre ne fera pas que Jeanne n'existe...

DUMONT.

Oui... mais si c'est moi qui meurs, vous la légitimerez... en l'adoptant...

ALVAREZ.

Mais si c'est moi que le sort a justement condamné?...

DUMONT.

Alors je pourrai ne plus voir et je ne verrai plus en elle qu'une orpheline dont la volonté de Dieu m'aura confié la tutelle et la destinée... Indiquez-moi une autre issue pour sortir de cette impasse où vous m'avez enfermé... Indiquez-moi une autre conduite à tenir, et, si elle est meilleure, je la suivrai. (Alvarez garde le silence.) Le silence que vous gardez est la preuve qu'il n'y en a pas d'autre... C'est sans colère et sans aveuglement que je vous dis : Tirez!... Vous hésitez encore?

ALVAREZ.

J'hésite... Jamais, non jamais, je ne me déciderai à tirer de cette urne fatale un arrêt de mort qui pourrait n'être pas le mien.

DUMONT.

Puisque vous ne pouvez vaincre cette hésitation, à moi donc d'avoir la résolution qui vous manque. Mais avant que la Providence ait prononcé entre nous, jurez-moi, comme je vous le jure, que, quel que soit son arrêt, il sera par vous, comme il le sera par moi, scrupuleusement exécuté.

ALVAREZ.

Vous le voulez?

DUMONT.

Je l'exige.

ALVAREZ.

Alors je le jure...

DUMONT.

Jurez aussi sur votre honneur, et devant Dieu, que vous renoncez au pouvoir de me dégager de ma parole, comme je jure de renoncer au pouvoir de vous dégager de la vôtre.

ALVAREZ.

Henri! Henri! au nom de nos vingt années d'amitié, je t'en prie, je t'en supplie, ne me demande pas d'ajouter ce second serment au premier.

DUMONT.

Je ne vous le demande pas... je vous l'impose.

ALVAREZ.

Je le refuse.

DUMONT.

Le refuser quand je l'exige est un droit que vous avez perdu... Avez-vous donc oublié qu'entre vous et moi il n'y a pas seulement une femme, — la mienne, — qui, par son repentir, pouvait, à mes yeux, racheter sa faute, mais qu'il y a une fille... la vôtre!.. Comment lui défendrais-je de continuer à m'appeler son père, et comment consentirais-je à garder ce nom qui vous appartient et qui ne m'appartient pas? Les scrupules que vous avez aujourd'hui, monsieur, c'était il y a sept ans qu'il fallait les avoir... Croyez-vous

donc que la vie que vous craignez de m'ôter a plus de prix que le bonheur que vous n'avez pas craint de m'enlever? La vie n'est plus pour moi qu'un pesant fardeau dont j'aspire à être délivré... Pas de fausse et tardive générosité!... je n'en veux pas... Prêtez donc le serment que je vous demande!

ALVAREZ.

Non, non, je ne le prêterai pas... cela m'est impossible.

DUMONT.

Impossible! c'est un mot que je n'accepte point! Est-ce que j'exige de vous rien de plus que ce que vous eussiez fait si, vous rendant outrage pour outrage, je vous eusse forcé de vous placer devant moi une épée ou un pistolet à la main?

ALVAREZ.

Il n'y a pas de similitude.

DUMONT.

Entre le duel que vous eussiez accepté sans hésiter et celui qu'il s'agit de vider en ce moment, sinon qu'il n'y aura ni témoins, ni poursuites, ni scandale, où donc est la différence?

ALVAREZ.

A l'épée ou au pistolet, vous étiez le maître, vous, de m'ôter la vie; mais j'étais le maître, moi, de respecter la vôtre.

DUMONT.

Respecter ma vie quand vous n'aviez pas respecté ce que j'avais de plus cher et de plus sacré au monde... mais c'eût été mettre le comble à l'insulte!... Respecter ma vie! Ah! ces mots me rendent toute mon indignation et me mettraient en fureur si j'étais moins habitué à me contenir... Allons... allons, plus de phrases... Il faut en finir... Je suis l'offensé... j'ai le choix des armes... J'ai choisi.

ALVAREZ.

Dès que vous revendiquez ainsi ce titre et ce droit, je n'ai plus rien à répliquer.

DUMONT.

Alors, jurez donc, sur votre honneur et devant Dieu, que vous renoncez au pouvoir de me dégager de ma parole, comme je renonce au pouvoir de vous dégager de la vôtre.

ALVAREZ.

Je le jure.

DUMONT.

Maintenant, que la Providence prononce! (Il tire de la corbeille, après l'avoir agitée de nouveau, un bulletin qu'il déploie lentement et solennellement ; il le lit.) Henri Dumont!

ALVAREZ.

Ah! tout ce que je redoutais!

DUMONT.

Et moi tout ce que je souhaitais!

ALVAREZ.

Henri, tu n'exécuteras pas ce fatal arrêt... Je saurai bien t'en empêcher.

DUMONT.

Pour m'en empêcher, comment pourriez-vous vous y prendre?

ALVAREZ.

En te devançant s'il le faut.

DUMONT.

Vous me devanceriez que cela ne me dégagerait pas.

ALVAREZ.

Alors, je vais prévenir ta femme, qui se jettera à tes pieds et saura bien vaincre une résistance qui, si elle n'en triomphait pas, serait aussi sa mort... Car, Henri, heureux et malheureux Henri, tu ne sais donc pas qu'elle n'a jamais aimé que toi, et que c'est son amour pour toi, — amour que je n'ai jamais pu réussir à éteindre, — qui a porté jusqu'à la frénésie ma passion pour elle...

DUMONT.

Vous préviendriez ma femme, que cet avertissement ne

serait qu'un tourment de plus que vous mettriez encore dans sa vie. Cet avertissement n'arrêterait rien... L'arrêt est prononcé... il s'exécutera tel qu'il doit s'exécuter... Mais, pour que ma mort ne puisse donner naissance à aucun soupçon, c'est vous, l'ami de ma jeunesse, l'associé de ma maison, que j'ai nommé mon exécuteur testamentaire et le tuteur de Jeanne.

ALVAREZ.

Henri, que tu es cruel!... car tu pousses le raffinement de la cruauté jusqu'à me faire envier comme un bonheur pour moi ce que je déplorais tout à l'heure comme un malheur pour toi.

DUMONT.

C'est vous, Alvarez, qui m'appelez cruel!... Vous ne m'avez pas tué, mais vous avez tué mon bonheur... Les martyrs pardonnaient à leurs bourreaux..... les princes assassinés pardonnent à l'assassin qui vient de les frapper mortellement.... méritant ainsi le pardon qu'ils attendent par le pardon qu'ils accordent... Prêt aussi à mourir, je vous pardonne, Jean, et je vous tends la main. (Il tend la main à Alvarez, qui la saisit, la mouille de ses pleurs et la porte plusieurs fois à ses lèvres avec transport.)

ALVAREZ.

Henri, vois mes pleurs, vois mon désespoir! vois mon humiliation, vois ma honte! Comment tout cela ne te fléchit-il pas?

DUMONT.

Et quand tout cela me fléchirait, à moins que je ne perde la mémoire et la raison, cesserais-je de savoir ce que je sais? N'insistez plus, Alvarez, n'insistez plus... Séparons-nous pour ne plus nous revoir... que dans le monde de l'égalité de tous devant le repentir. Je vous dis adieu.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, DUMONT, MATHILDE.

MATHILDE, à Alvarez.

Restez!... (A Dumont.) J'ai tout entendu.

DUMONT.

Vous écoutiez donc?

MATHILDE.

Oui, j'écoutais l'oreille collée à cette porte... me soutenant à peine... et croyant à chaque détail de cet horrible duel sans armes et sans témoins, que j'allais tomber morte... Dieu m'a donné des forces... J'ai voulu tout entendre... jusqu'à la fin, et j'ai tout entendu... tout... heureusement! car, Henri, vous n'exécuterez pas votre résolution.

DUMONT.

Elle est irrévocable.

MATHILDE.

Vous la révoquerez...

DUMONT.

C'est impossible. Je suis lié par un serment.

MATHILDE.

Vous n'êtes pas lié!... Un serment qu'on n'a pas le droit de prêter est nul. Il est nul devant Dieu, il est nul devant les hommes! Non, la résolution que vous avez prise, vous ne l'exécuterez pas!

DUMONT.

Qui pourrait m'empêcher de l'exécuter?

MATHILDE.

Votre conscience avertie, qui s'y opposera... En ce moment suprême qui va décider de deux existences (regardant Alvarez), de trois existences peut-être, de votre vie, de la mienne.... de la sienne.... en ce moment suprême, la femme

qui vous parle n'est plus celle que le poids de sa faute avait accablée... La femme qui vous parle est celle que l'excès de sa douleur a purifiée, et qu'inspire l'épouvante que lui a causée tout ce qu'elle vient d'entendre... Voyez mes cheveux! que cette épouvante a blanchis... Touchez ma main... vous sentirez qu'elle est froide comme si déjà j'avais cessé de vivre!...

DUMONT.

N'insistez pas, Mathilde!

MATHILDE.

Vous me dites de ne pas insister! Voulez-vous donc que je meure avant que vous ayez consommé votre crime?... Oui, votre crime, car ce serait un crime!...

DUMONT.

Mathilde! Mathilde! ne prononcez pas cet horrible mot!...

MATHILDE.

De quel mot voulez-vous donc que je me serve pour qualifier un suicide, un duel, un meurtre, un homicide enfin? Ah! vous prétendez que vous êtes chrétien! Ah! vous dites que vous croyez en Dieu! Eh bien! si vous croyez en Dieu, comment donc agissez-vous comme si vous n'y croyiez pas?

DUMONT.

Arrêtez-vous, Mathilde!

MATHILDE.

Non, non, je ne m'arrêterai pas... Je vous dirai ce que je pense, tout ce que je pense de ces subtilités indignes de votre caractère si droit et de votre conscience si pure...

DUMONT.

De quelles subtilités voulez-vous parler?

MATHILDE.

De la subtilité qui vous aveugle jusqu'à vous empêcher de voir que tirer au sort lequel de vous deux se donnerait la mort, c'était commettre un homicide qui, pour être ingé-

nieux, n'en serait pas moins coupable... De la subtilité qui a fait de vous un fataliste et vous a égaré jusqu'à vous faire croire que c'était la Providence, et non le hasard, qui avait prononcé et qui vous avait désigné... Si ce ne sont pas là des subtilités, moins que cela encore, des supercheries, prouvez donc le contraire! (Silence profond.) Vous voyez bien que vous n'avez pas de réponse à me faire!... C'est qu'en effet il n'y en a pas... S'il y en avait une, vous l'eussiez déjà trouvée... (Montrant Alvarez.) Ce que vous lui disiez tout à l'heure, à mon tour je vous le dis : Votre silence est votre condamnation.

DUMONT.

Le parti que j'ai pris était le seul qu'il y eût à prendre pour vous sauver.

MATHILDE.

C'est vous qui dites cela, vous, Henri, vous dont la Bible est le code et dont l'Évangile est la loi! Ah! après la faute que vous m'avez pardonnée et que je ne me pardonne pas, j'étais tombée bien bas dans mon estime; mais regardez-vous, et vous verrez que vous tomberiez plus bas encore que moi dans la vôtre si vous persistiez dans un dessein dont la générosité irréfléchie vous a égaré... Non, non, il n'est pas possible que vous, Henri Dumont, tel que je vous connais, tel que je vous honore, vous mettiez l'opinion des autres au-dessus de votre propre conscience, et les considérations du monde au-dessus des préceptes de votre foi!... Vous dites que le parti que vous avez pris... vous l'avez pris pour me sauver!... Il ne me sauverait pas, car, je vous le jure sur la tête de tout ce que j'ai de plus cher au monde, je ne vous survivrais pas...

ALVAREZ.

Ni moi!... Henri, je t'en donne ma parole d'honneur.

DUMONT.

Il y a des situations...

MATHILDE.

Où la mort qu'on se donnne est un contre-sens et n'est pas un dévouement... où il n'y a d'autre dévouement qu'en mettant sa conduite d'accord avec sa croyance..... Vous m'avez pardonnée! vous m'avez relevée... (Montrant Alvarez, qui, les bras croisés, se cache les yeux dans une de ses mains.) Vous lui avez pardonné, vous lui avez tendu la main, ne restez pas à la moitié du chemin.

DUMONT.

Jusqu'où donc voulez-vous que j'aille?

MATHILDE.

Jusqu'au bout!

DUMONT.

C'est impossible!

MATHILDE.

Impossible, et pourquoi?

DUMONT.

Mathilde, ne me forcez pas de vous le dire.

MATHILDE.

Dites-le! dites-le sans craindre de me blesser... Mon cœur n'est plus qu'une plaie... Rien maintenant n'en pourrait augmenter les souffrances.

DUMONT.

Vous le voulez! Eh bien! je vous le demande à vous-même : à présent que je n'ignore plus rien de tout ce que j'étais si loin de supposer... est-ce que, sans manquer à toute dignité, à toute convenance, il serait possible qu'Alvarez demeurât mon associé et qu'il parût encore mon ami... et le vôtre?

ALVAREZ.

Deux lignes chez un notaire, et l'association sera dissoute... La maison liquidée... je retournerai en Espagne, d'où je ne reviendrai jamais en France... J'en prends ici l'engagement solennel...

DUMONT.

Et Jeanne?... à qui serait-elle? Jean, et vous, Mathilde, vous voyez bien que c'est la Providence elle-même qui a voulu que je mourusse pour expier et racheter votre faute à tous les deux!

MATHILDE.

Henri, ne faites pas plus longtemps à la Providence l'injure de prendre le hasard pour elle. Dans votre bouche, cette méprise prolongée est un blasphème!

DUMONT.

Si c'est une méprise, si c'est un blasphème, si je me trompe, si c'est le hasard, et si ce n'est pas la Providence qui a prononcé, alors qu'elle parle donc par votre voix, et qu'elle m'en donne la preuve en m'ouvrant une issue qui me dégage de mon serment.

MATHILDE.

Ne vous faut-il que cette preuve?

DUMONT.

Oui... mais vous ne pourrez pas me la donner!...

MATHILDE.

Cependant, si je vous la donne, et si cette preuve vous dégage pleinement, me promettez-vous de vous en contenter?

DUMONT.

Je vous le promets.

MATHILDE.

Solennellement?

DUMONT.

Solennellement... Mais vous vous abusez, Mathilde...

MATHILDE, à Dumont.

Je ne m'abuse pas, et pour vous donner cette preuve que Dieu, qui m'inspire en cet instant, a fait jaillir tout à coup dans mon esprit comme un éclair... je ne vous demande

qu'un instant... (*A Alvarez.*) En n'essayant même pas de combattre l'aveugle passion qu'à sa naissance il vous eût été si facile de vaincre, et dont pendant si longtemps vous m'avez imposé le joug par la crainte d'un éclat et d'une séparation que la lâcheté de ma soumission n'aura fait que retarder sans les empêcher... en immolant à votre égoïsme tout ce que l'honneur vous imposait le droit de respecter : une amitié de vingt années, la fidélité d'une femme aimant son mari, le bonheur d'un ménage, le repos de deux familles, reconnaissez-le, monsieur, vous avez été bien coupable!...

ALVAREZ.

C'est vrai! Mais pour réparer les torts que j'avoue, que faut-il que je fasse? dites-le... Faut-il en laver la honte dans mon propre sang et donner ma vie? Je suis prêt à tous les sacrifices... aucun ne me coûtera...

MATHILDE.

Et vous aussi vous donneriez votre sang et votre vie que cela ne laverait et ne réparerait rien... Qu'est-ce que le sang a jamais lavé? Le sang ne lave pas la honte... La honte s'expie, mais ne se lave pas... Qu'est-ce que la mort a jamais réparé? La mort détruit, mais elle ne répare pas... Il ne s'agit donc ici ni de sang ni de mort...

ALVAREZ.

Alors, de quoi s'agit-il?

MATHILDE.

Je vais vous le dire... (*Regardant alternativement Alvarez et Dumont. et s'adressant d'abord à Alvarez.*) Aujourd'hui même, vos intérêts seront séparés, et demain vous aurez quitté la France... Vous emmènerez Jeanne, votre fille... elle vous appartient... vous l'emmènerez!... (*A Dumont.*) Vous, Henri, vous partirez pour Genève... où, à ma demande, vous ferez prononcer notre divorce.

DUMONT.

Cette pensée ne m'était pas venue.

MATHILDE.

C'est un droit que vous donnent votre pays, vos lois, votre religion... Ce droit, avouez-le, vous dégage de votre fatale détermination, car elle n'aurait plus aucun sens et deviendrait absurde! Moi je me retirerai dans un couvent pour y prier Dieu de vous consoler de toute l'affliction dont je vous ai couvert et de vous rendre tout le bonheur que je vous ai fait perdre...

DUMONT.

Si je provoquais ce divorce, dont jamais l'idée ne m'avait et ne m'était apparue, dont l'idée vous appartient, quelle serait donc l'expiation infligée à la femme qui n'a connu ni la honte, ni le remords? Renoncer à la vie ne me coûtait plus rien... (Regardant affectueusement Mathilde.) Pour sauver la tienne (Regardant Alvarez) et la sienne, une porte légale m'étant ouverte toute grande, je serais sans excuse si je ne rétractais pas la résolution irréfléchie sur laquelle (Regardant Mathilde) tu viens de faire luire à mes yeux la lumière divine... Oui, en effet, c'eût été un crime que tu m'épargnes, et m'engager par serment à le commettre est un droit que je n'avais pas... Sois heureuse, sois fière du triomphe que ta raison, inspirée par le repentir, vient de remporter sur ma raison égarée par le désespoir! (A Alvarez.) Jean, tu m'as proposé de partir... tu partiras.

ALVAREZ.

Ce soir même j'aurai trouvé, pour partir demain, un prétexte plausible... Je sens qu'il n'y a plus en moi qu'une seule ardeur qui brûle... celle de l'abnégation. Ah! que n'ai-je appris plus tôt que, pour vaincre ses passions, il suffisait d'élever ses pensées!

DUMONT, à Alvarez.

Tu partiras... mais sans ta fille qui doit tout ignorer et que je continuerai d'aimer comme je l'aimais quand je la croyais la mienne... je la garderai jusqu'au jour où en se mariant elle changera de nom... Ce sera ton châtiment.

ALVAREZ.

Châtiment mérité et que j'accepte en te bénissant.

DUMONT, à Mathilde.

Je n'irai pas à Genève... Le divorce ne rompra pas le lien que la dignité de ta conduite vient de resserrer... Si je provoquais le divorce dont l'idée t'a apparu, quelle serait donc l'expiation infligée à la femme coupable qui n'a connu ni la honte, ni le remords?... Nous vivions en époux, nous vivrons en frères...

MATHILDE.

Henri, vous oubliez le monde!

DUMONT.

Je ne l'oublie pas... S'il apprend ce qui vient de se passer entre nous, comme il finit toujours par applaudir à tout ce qui est juste, il m'approuvera.

Voyons, lecteur, ami ou ennemi, sois franc, cette pièce était-elle possible? Laissons de côté la forme que le public n'eût pas supportée pendant la moitié du premier acte, et ne nous occupons que de l'idée, de ce que M. de Girardin appelle son Idéal.

Quel est le titre de la pièce? *Le Supplice d'une femme*. C'est clair. M. de Girardin ayant eu la liberté de choisir le titre qui convenait le mieux à sa conception, j'ai le droit d'exiger, moi spectateur, que la conception réponde au titre. Or, où est le supplice de Mathilde, dans la pièce de M. de Girardin que je viens de citer? Son mari lui pardonne dès le second acte, il

la garde, elle et son enfant, au troisième acte, après avoir suivi les conseils que lui donne cette femme adultère, conseils qu'elle a perdu le droit de donner, et il la débarrasse à tout jamais d'Alvarez dont elle ne savait comment se débarrasser. Hé mais! c'est tout bénéfice, et non-seulement il n'y a pas supplice, mais il n'y a pas même punition, il y a peut-être même encouragement pour les autres femmes dans la même situation, et cela ne peut être cependant ce que vous avez voulu. Vous vouliez évidemment, sans quoi ce n'eût pas été la peine de changer votre genre de travaux, et de monter à une nouvelle tribune, vous vouliez évidemment faire réfléchir les femmes coupables et retenir celles qui se disposent à l'être; vous vouliez fournir un exemple et donner une leçon sur un fait malheureusement trop fréquent dans la société actuelle; c'était votre droit, c'était même votre devoir, du moment que l'idée vous en venait. Enfin, vous deviez vouloir dire à la femme mariée : Si tu oublies, ne fût-ce qu'une minute, tes devoirs d'épouse, sache à quel supplice tu t'exposes :

Cette minute d'erreur peut donner naissance à un enfant que tu seras forcée d'imposer à ton mari par les plus honteux subterfuges.

Tu t'apercevras que tu n'aimeras pas ton amant, et tu seras cependant forcée d'agir comme si tu l'aimais, tant tu auras peur de sa jalousie, de sa colère, de sa dénonciation même.

Tu n'aimeras pas ton enfant autant que tu voudrais l'aimer, parce que tu le considéreras comme la cause de tous tes malheurs. Sans lui, en effet, la faute serait peut-être réparable; à cause de lui, elle ne l'est plus.

Tes amies intimes auront le droit de te questionner, de te surveiller, de te torturer, tes femmes de chambre de te dénoncer, le monde de te repousser, et tu baisseras la tête à toute heure du jour devant mari, amant, enfant, amies et valets. Enfin tu seras contrainte de tout avouer à ton mari pour ne pas tomber plus bas. Alors ton mari te frappera, t'insultera, te comparera aux filles perdues, te chassera sous un prétexte qui déshonorera ton caractère, qui te fera vile, méprisable, *ingrate;* il gardera ton enfant, qui, libre de choisir, préférera rester avec lui plutôt qu'avec toi.

Ainsi Supplice avant la pièce, Supplice pendant, Supplice après, voilà la leçon, complète, effroyable, *utile*, telle que nous devons la donner quand nous

nous mêlons de ces grandes questions de cœur et de société, et c'est vers cette leçon incessante que moi, à qui vous aviez confié vos intérêts, je devais faire converger les moindres détails de l'œuvre. C'est ce que j'ai fait, c'est ce qu'il était de mon devoir de faire pour vous, pour le public et pour moi, et non-seulement je n'ai pas faussé vos caractères, mais je les ai redressés, — pour ne pas dire créés, — car la première condition d'un caractère, c'est la logique, et vos personnages se démentent à chaque instant, comme on a pu le voir si l'on a lu *votre véritable pièce.* Pour conclure, quand on a fait choix d'une idée : Ne pas la perdre de vue un seul moment; que tous les personnages, toutes les scènes, tous les mots concourent à l'expression, à la déduction, à la preuve de cette idée, sous quelque forme que vous la présentiez, drame ou comédie. Rappelez-vous cette loi invariable du théâtre, Monsieur de Girardin, et ne vous en écartez pas quand vous écrirez *les Deux Sœurs*. C'est le dernier conseil dramatique que j'ai l'occasion de vous donner, mais ce n'est pas le plus mauvais.

Je devrais ici, pour que le dossier du procès fût complet, mettre mon manuscrit, à moi, sous les yeux du lecteur; mais M. de Girardin, qui a une idée par

jour, en ayant eu deux dernièrement, dont la seconde a été de vendre ce manuscrit en toute propriété, je me trouve être à peu près le seul homme, dans le monde, qui ne puisse plus le publier. On le trouvera du reste dans la brochure qui porte ce titre, *le Supplice d'une Femme*, drame en trois actes, avec une préface, par Émile de Girardin, — de la page 57 à la page 143.

Maintenant, que j'écrive comme un télégraphe ou comme un mélodrame; que le public ait tort ou raison d'applaudir mes vérités factices; que M. de Girardin continue à me croire un petit garçon, parce qu'il m'a presque vu naître; que je sois son élagueur ou son traducteur (j'accepte ce dernier mot, sa langue dramatique ayant encore besoin d'être traduite); qu'il aime mieux être sifflé qu'applaudi, fantaisie qu'il se passera facilement quand il n'aura plus de collaborateur; qu'il ait laissé représenter la pièce pour ne pas *me faire un tort pécuniaire!* ou parce qu'il ne pouvait pas faire autrement; que je sois le geai, et qu'il soit le paon, — que je ne tiens pas à être, à cause du ramage surtout, et l'avenir, du reste, décidera dans quelles catégories d'oiseaux nous devons être classés tous les deux, — tout cela est sans importance. Ce

qu'il importe de démontrer, c'est l'incontestabilité des faits et la franchise et la netteté de ma conduite.

« Chercher la vérité, » telle est la devise de M. de Girardin.

« La dire, » telle est la mienne.

Elles se valent.

FIN.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.